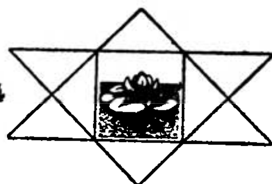
4e ANNÉE. — N° 4



AVRIL 1905

# REVUE COSMIQUE

## EXPOSÉ PRATIQUE DES AXIOMES

QUI SONT A LA

## BASE DE LA PHILOSOPHIE COSMIQUE

(*Suite*)

### LA CHARITÉ

La Charité, comme toute autre vertu ou d'ailleurs comme toute autre chose, est semblable au caméléon en ce que, même lorsqu'elle est regardée par des individus variés qui désirent la voir dans la clarté solaire de la vérité, elle est sujette à assumer une apparence différente pour chacun des spectateurs. Par courtoisie, nous donnons la primauté à la définition qui est peut-être la plus généralement connue, puisqu'elle est la définition ordinairement enseignée aux enfants dans toute la chrétienté. « La charité est une vertu surnaturelle qui nous fait aimer Dieu au-dessus de toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes, par l'amour de Dieu, c'est-à-dire aimer Dieu au-dessus de toutes choses, préférer sa volonté à toutes les créatures, être prêt à sacrifier même notre vie plutôt que de l'offenser », la raison en est que Dieu *est aimable* et a *fait un spécial commandement*

*de l'aimer*. Qu'il est bien au-dessus de toutes créatures *qu'il comble de bienfaits, et qu'il est notre dernière fin.*

Quant à la charité envers notre voisin, elle signifie que nous devons aimer tous les hommes sans exception, même nos plus grands ennemis, et leur souhaiter et leur faire tout ce que nous souhaitons et faisons pour nous-mêmes. Cette vertu, peut-être parce qu'elle est infra et non sur-naturelle, échappe à la sentientation naturelle de l'humanité, à qui le conseil ci-dessus est donné, ainsi qu'en porte témoignage les bannières de guerre bénies au nom de Dieu et qui conduisent les armées composées principalement de *victimes et de martyrs arrachés impitoyablement de leurs homes pour l'obligatoire massacre en gros de leurs semblables*. Du reste si la soi-disant charité, telle qu'elle est ici définie, était pratiquée par tous les fidèles pendant quelques générations, il ne resterait plus sur la terre que les infidèles, ce qui, nous le présumons, n'est pas tout à fait l'objet des pasteurs et des chefs du troupeau.

Quelqu'un qui s'était acquis par une dure expérience une connaissance profonde de la divinité et de l'humanité est dans la transcription actuelle vulgarisée, de ses ouvrages, *censé définir* la Charité comme « ce qui croit tout, espère tout, supporte tout et ne périt jamais ».

Que certain croyant pratique essaie cette recette pour quelques années, et l'on verra combien, il lui restera d'intelligence, d'aspirations, de vitalité et de biens. Il est vrai qu'il pourrait n'être pas en état d'en juger par lui-même, mais il aurait fait preuve de son amour pour son prochain en se sacrifiant pour sa satisfaction, et de son amour pour les Dieux par son absorption dans la bonne et sensée divinité, qui lui commanda spécialement d'exercer cette vertu, et qui est *sa dernière fin*. Mais, en ce cas, bien que la chasité pourrait n'avoir pas péri à l'égard de l'universalité, la désintégration de l'individu qui la manifestait serait évidente.

La définition générale de la charité est l'amour que nous

avons pour Dieu et notre prochain, la vertu qui nous fait désirer et chercher le bien-être d'autrui et donner des aumônes. Un logicien moderne définit la charité comme « la vertu qui nous enseigne à ne dédaigner ou mépriser personne, qui nous incline au pardon, à l'humanité envers nos ennemis, au respect et à l'estime pour les hommes bons, à l'amour et la bonté envers nos amis », et il ajoute : « la Charité est le réconfort des affligés, la protection des opprimés, la réconciliation de différences, l'intercession pour les délinquants : c'est la fidélité dans l'ami, l'indulgence dans le magistrat, l'équité et la patience dans le juge, la modération dans le souverain et la loyauté dans le sujet. Brièvement :

— *La charité est l'Economie Cosmique.*

— La violation de la charité est le gaspillage Cosmique.

L'Economie Cosmique consiste à conserver et à utiliser les forces.

Le gaspillage Cosmique consiste en leur emploi non efficace ou néfaste.

En classifiant la charité selon la mode orthodoxe, savoir :

Par rapport à la Divinité ;

Par rapport à l'Humanité et comme distribution des aumônes.

Considérons-la, cosmiquement et philosophiquement.

1° Par rapport à la Divinité.

L'Economie Cosmique nécessite la balance entre la réception et la responsion, parce que sans cet équilibre il doit nécessairement y avoir gaspillage des forces de ce qui est en excès, ou épuisement de ce qui est rare.

De plus, la réception et la responsion, vis-à-vis des forces, ne sont possibles qu'en proportion de la sentientation, ce qui échappe à la sentientation d'un objet étant pour cet objet comme s'il n'était pas.

Or le Sans Forme, le Sans Limite n'est pas sentientable pour ce qui est en forme et pour le fini, d'où il vient que la tentative que fait l'homme pour remplir le commande-

ment de se mettre en rapport pathétique avec le Sans Forme, le Sans Limite, qui, par conséquent, échappe à sa sentientation, est la cause directe du gaspillage de la plus précieuse (parce que la plus étendue) de toutes les forces, c'est-à-dire de la force pathétique.

L'intelligence sentiente comme impraticable le rapport avec ce qui n'est pas sentientable, et l'effort pour atteindre ce qui ne l'est pas est la cause probable indéfinie, mais non moins réelle, de cette désintronisation de la raison ; c'est là une sorte de folie religieuse, qui est à la fois la plus fréquente, la plus inguérissable et la plus profondément regrettable, puisque ses victimes, pour la plupart, appartiennent aux intellectuels et aux sincères. Un autre effet dont l'ordre donné d'être en rapport pathétique avec le non sentientable est une des principales causes, est l'attribution de la personnalité à l'Impersonnel, de la forme au Sans Forme, d'attributs, qualités, facultés, vertus, vices et passions, humains ou animaux à « ce qui est à revêtir », ce qui est un résultat purement naturel, parce que l'homme intellectuel ou même le penseur ordinaire comprend qu'il est incapable d'aimer ou de rendre un culte à ce qui est au-delà de sa plus profonde conception, ou, en d'autres mots, de sa sentientation patho-intellectuelle ; de là vient qu'afin de surmonter la difficulté tous les peuples et les nations ont eu leurs faiseurs humains de Dieux, autour desquels les plus évolués étaient bien aises de s'assembler comme autour des porteurs d'un baume qui pourrait alléger la plaie par laquelle leurs forces vitales mêmes jaillissaient continuellement. Ainsi il est arrivé que la fausse interprétation de la Charité à l'égard de la Divinité donna naissance à la personnification de l'Impersonnel, à la formation du Sans Forme et puisque chaque fabricant de Dieux personnifia et forma sa Divinité selon ses propres conceptions, ou pour la confirmation de sa propre puissance, ou selon son idée des nécessités des peuples, le schisme des Divinités et par conséquent le schisme de leurs soutiens et de leurs adora-

teurs variés était inévitable ; *sous le masque de la charité fut voilé le crâne de la politique, qui est la quintessence de la non charité.* Sachant ceci, de temps en temps, un homme évolué d'entre les évolués témoigna à ses semblables : « Le moi est votre Dieu ». Et quelques-uns de ceux qui entendirent et comprirent ce témoignage, enseignèrent aux peuples : « Le royaume de Dieu est en vous ». « Vous êtes le temple de la Divine insufflation ». « La Lumière Divine est l'illumination de vos âmes ». « *En votre responsion à la Divinité qui est en vous, se trouve la réalisation de votre espoir d'immortalité.* »

Dans la mesure où sera acceptée cette philosophie, et où diminuera le gaspillage de la force pathétique à l'égard du Sans Forme d'un côté, et de l'autre, à l'égard et en l'honneur des Divinités personnelles, sera l'établissement de l'Economie pathétique Cosmique. Car à mesure que la Philosophie Cosmique qui est fondée sur le fondement Un et immuable (Le moi est votre Dieu) reprendra sa place, à mesure que, petit à petit, l'homme comprendra l'impraticabilité du rapport direct avec l'Impensable, et l'impossibilité d'établir le règne de la Charité avec celui de Dieux personnels ; il se prouvera à lui-même l'immense gaspillage de forces que cela entraîne, et selon son évolution il comprendra que de l'évolution individuelle dépend la Divine Manifestation, et que l'aspiration, autrement utopique, de l'union sociologique cosmique ne saurait être efficace que par cette connaissance que l'humanité est dans l'ordre le vêtement et la manifestation terrestres de la Divinité. Ceux qui en vouloir, désir, parole et action, dans la mesure de leur pouvoir et de leurs capacités se consacrent à la réalisation de ce but sublime, véritablement et pratiquement observent l'unique loi, « La loi de la Charité, une avec la justice »,qui est seule capable d'arrêter l'immense gaspillage actuel des forces pathétique et intellectuelle ; des tels hommes sont les travailleurs effectifs pour réaliser

*l'Economie Cosmique.*

2° Considérons la charité sous sa deuxième face, dans les relations de l'homme avec l'homme. Ce sujet qui affecte si intimement l'humanité intégrale peut être considéré sous deux aspects : relativement à l'homme pris comme un animal de même espèce et relativement à l'homme comme celui qui principalement manifeste terrestrement le Divin Habitant.

Dans le premier cas, la Charité exige de nous d'observer à l'égard de l'Economie Cosmique la même règle qu'elle exige dans nos relations avec la Divinité, c'est-à-dire d'éviter le gaspillage de forces. La prétendue charité et ce qu'elle est en réalité, sont essentiellement différentes. *De beaucoup la majeure partie de ce qui est appelé Charité est simplement la sentimentalité. La vraie Charité est toujours balancée par la justice ; sans ce contrepoids elle n'est pas la Charité* ; seuls ceux qui équilibrent la charité avec la justice peuvent efficacement exécuter leurs bonnes intentions. *La sentimentalité, ou soi-disant charité séparée de la justice, est un gaspillage de forces et conséquemment une violation de la charité ou Economie Cosmique ;* cette violation fait un mal incalculable. De beaucoup la majeure partie de la douleur et des peines qui sont amoncelées sur l'humanité est de sa propre formation ; la substitution de la sentimentalité à la Charité joue un rôle considérable dans cet état de choses peu enviable. Par exemple, combien de fois la sentimentalité de parents indulgents, qui craignent de causer à l'enfant une incommodité momentanée, permet-elle à des fautes et à des faiblesses de s'enraciner chez l'enfant ; combien de fois n'encourage-t-on pas ainsi des excès qui gâteront plus tard son existence entière, et souvent aussi les vies de ceux qui l'entourent. De même, combien fréquemment la sentimentalité (ou soi-disant amour sans aucun sentiment de justice) gaspille la force pathétique de l'adolescent qui, fréquemment, se ruine intellectuellement et vitalement par l'indulgence d'une passion folle pour une personne qu'il idéalise en ce qu'elle n'est pas, et adore aveu-

glément jusqu'à ce que le feu de la passion s'éteigne ou jusqu'à ce que la possession de l'idole le convainque, lorsqu'il est trop tard, que son image, qu'il idéalisa en or, n'est que d'argile.

Plus rarement, mais encore assez fréquemment, il arrive qu'un homme (ou une femme) est si fidèle à son idole hors de portée qu'il demeure triste et solitaire et la profonde affection, la fidélité immuable qui auraient rendu un homme heureux et béni sont pratiquement perdues. Encore, la sentimentalité qui conduit la presse et fréquemment les juges mêmes à entourer d'une espèce de halo les plus noirs criminels, sous le prétexte de la charité, effectue un mal immense, car tandis que le travailleur pauvre et consciencieux, qui travaille durement pour le maintien de ceux qui dépendent de ses labeurs, vit, souffre et meurt inconnu et négligé, le criminel, doré par la sentimentalité, est mis devant un public sinon admirateur, au moins complaisant, et son portrait, ses paroles nonchalantes, audacieuses ou infâmes sont publiées comme s'il était un héros et non un malfaiteur.

Ce mal n'est pas le seul qui pourrait arriver. *A l'égard des criminels d'un puissant caractère, il est possible que la concentration même de la pensée à leur sujet puisse leur fournir des conditions qui, dans leur degré d'être nerveux, après la transition, pourront les aider à influencer d'autres individus par de semblables penchants.*

Combien des fois dans le ménage de nouveaux mariés, la présence d'un proche parent de l'homme ou de la femme, qu'ils sentent être dangereuse pour leur bonheur, est permise par sentimentalité, jusqu'à ce que ceux qui pourraient se venir en aide, l'un à l'autre, dans les liens d'une union toujours se fortifiant, se trouvent devenir graduellement séparés, ils ne savent pas trop comment ou pourquoi. Ainsi, non seulement ils souffrent eux-mêmes, mais les enfants qui leur sont nés sont les victimes de cette diminution de force pathétique qui, si la vraie charité, c'est-à-

dire la justice envers eux-mêmes et de l'un pour l'autre, eût vaincu la sentimentalité, eût été leur plus précieux patrimoine. Combien nombreux sont aussi les accidents irréparables qui naissent de la sentimentalité, gardant des animaux dangereux, tels que des chevaux qui sont intraitables et des animaux domestiques qui sont vicieux ou sujets à la colère. Tout le gaspillage de la force pathétique entraîné par la sentimentalité est non seulement nuisible dans ses effets immédiats, mais il prive ceux qui sont capables de la dûe responsion, de ce qui serait pour eux d'une grande valeur ; ce gaspillage de force, de quelque nature qu'il soit, ou pour quelque cause qu'il ait lieu, constitue une violation double de la loi de la charité. A l'égard de la force intellectuelle, il doit être tenu en mémoire que cette force est comme la clarté solaire et l'air, pour le bien-être de tout le monde, selon le pouvoir de chacun d'en profiter. L'acte de priver de l'aide intellectuelle ceux qui peuvent et sont prêts à y répondre, et de l'imposer par force à d'autres qui n'ont ni le pouvoir, ni le vouloir d'y répondre, est un gaspillage de la force intellectuelle ; les gouverneurs et les hommes d'Etat qui donnent aux enfants semi-imbéciles des riches les moyens d'éducation, dont les intelligents enfants de celui qui travaille pour son pain sont privés, violent la loi de la charité ou l'Economie Cosmique, parce qu'ils prodiguent les moyens d'évolution de la force intellectuelle à ceux qui ne la possèdent pas et en privent ceux qui la possèdent.

Le système actuel de l'éducation, qui, non seulement offre, mais impose le même genre de nourriture intellectuelle à la collectivité des enfants non intellectuellement classifiés, non intellectuellement classifiés parce que la classification se fait par le rang ou les richesses, et non par l'intelligence, est entièrement opposé à l'Economie Cosmique, d'abord parce que la nourriture intellectuelle qui est convenable pour un enfant est mauvaise pour un autre ; ensuite, parce que dans le système actuel de l'éducation, non seulement

une nourriture routinière leur est offerte, mais ils sont forcés de l'avaler, si nauséeuse qu'elle soit.

Il y a quelque temps nous visitions certains établissements soi-disant éducatifs, accompagné d'un jeune chinois superbement éduqué. Le soir, je lui demandai ce qu'il pensait de la méthode d'instruction. Il répondit : « Il était une fois un homme qui gardait des troupeaux de moutons et de bestiaux, des volailles et des bêtes sauvages ; il fut forcé de voyager en un pays lointain et de laisser sa charge à un autre. Aussitôt qu'il fut parti, celui qui prit son office dit à ses domestiques : « Il prend beaucoup de temps et de peine pour donner à manger à chaque animal selon ses besoins, et pour prendre soin d'eux de façon qu'ils soient à leur aise ; mettez-les donc tous dans un même champ et donnez-leur à tous la même nourriture. Quant aux oiseaux, puisqu'ils devront nécessairement présenter une bonne apparence au gardien des troupeaux quand il reviendra et puisqu'ils sont adonnés à prendre l'essor, rognez leurs ailes et gorgez-les. Ainsi ils seront gras et le maître sera satisfait.»

On fit selon sa parole.

Dès qu'il lui fut possible, le gardien des troupeaux ayant quelque défiance retourna à l'improviste, et allant à l'endroit des volailles, il fut surpris de n'être pas accueilli par des voix joyeuses, puis, comme le jour se levait, il vit qu'un petit nombre seulement se mouvaient avec peine ; en les examinant il constata que la majeure partie était étouffée par le gavage et que le reste était incapable de marcher, encore moins de prendre son essor. Extrêmement troublé, il se rendit aux étables et aux lieux forts où les bêtes sauvages, les animaux domestiques et les troupeaux étaient accoutumés à demeurer, et il trouva tous ces lieux vides. Entendant un grand tapage au loin, il alla au champ dans lequel les animaux avaient été parqués et il constata que les plus forts des animaux mangeurs d'herbe et de blé avaient tout pris, de sorte que les membres plus faibles du troupeau étaient affamés et que, de plus, les mangeurs

de chair étaient en train de dévorer les mangeurs de plantes et de blé. Alors, sitôt qu'il eût restauré ce qui pouvait l'être encore, il appela celui qu'il avait laissé à sa place, et lui demanda un compte de sa garde. L'autre répondit : « Mon système est économique à la fois à l'égard du temps et des dépenses, et il y a assez de nourriture pour tous. » Le gardien des troupeaux répondit : « Il se peut que vous épargniez du temps et de l'argent, mais vous détruisez les animaux et les oiseaux. »

Quelqu'un qui entendit le parabole du jeune chinois répondit : « Votre parabole est significative. Votre système d'instruction, non seulement confine des enfants aux capacités et inclinations variées et parfois opposées, dans une même enceinte, et leur fournit la même nourriture, mais il les gorge de force, avec les cerveaux des autres. »

Ce système *de non éducation* est une des plus générales et des plus nuisibles violations de la loi de la charité, parce qu'il gaspille les forces naturelles intellectuelles et vitales de ceux qui sont forcés par l'Etat de se soumettre à son régime *qui altère plus ou moins terriblement le vrai moi*.

La considération de ce plus terrible d'entre tous les torts, l'altération du vrai moi, mène directement vers la considération de la Charité à l'égard de l'homme comme vêtement et manifestation de la Divinite qui l'habite, parce que ce qui altère ou subvertit les forces individuelles, pathétique, spirituelle, intellectuelle ou vitale, affecte non seulement l'homme, mais CE qu'il manifeste.

Personne, quelle que soit sa position, n'a le droit de se mêler avec aucun moi individuel, humain, pour lui nuire, parce que le moi supérieur de chacun est son moyen de manifester l'Etincelle de Lumière Divine qui est à lui et pas à un autre, et quelle que soit la puissance et l'autorité de celui qui se mêle ainsi, le droit du Divin habitant est plus grand que le sien. D'où la vraie Théocratie, sans laquelle il ne saurait y avoir de Charité universelle effective,

L'ÉCONOMIE COSMIQUE

(*A suivre*).

# LES VISIONS DU ROYAL NÉOPHYTE

## CHAPITRE XVI

*Ces registres ont été recueillis par moi et mis en ordre, d'après ce que je reçus des lèvres d'Ai.*

ARAYAH

### REICH SHEBA MA

Dans le grand océan du nord, dont les flots droits allongés et puissants se brisent, même dans le temps le plus calme, sur le rivage, dans le grand océan du Nord, dont les vagues au temps des tempêtes s'élèvent à des hauteurs de montagnes et se brisent en longues lignes d'écume avec un fracas pareil à celui du tonnerre qui suit le rapide éclat de l'éclair, se trouve une île. Cette île est triune, c'est-à-dire qu'elle consiste en trois races distinctes d'habitants : les plus psychiques habitent l'ouest de l'île dont les rives sont ouvertes au grand océan.

Il fait nuit, nuit d'hiver, et la petite ville d'Abtz qui n'est séparée du rivage que par un solide brise-lame résonne du rugissement des flots qui montent et retombent, et de la musique des vents turbulents.

Dans une maison confortable, dans la principale rue de la ville, demeure le bon et habile forgeron Kin Keleth. Toute la journée, du lever jusqu'au coucher du soleil, il a travaillé près de la forge ronflante, sauf pendant une heure de rafraîchissement et de repos à midi. A présent il dort profondément, comme dorment ceux dont la santé et la conscience sont saines et qui travaillent durement. Autour de lui, pendant son sommeil, s'étend le violet de son aura

de puissance. Par la fenêtre, la lune ronde et blanche donne une lumière capricieuse et incertaine ; des nuages s'enfuient rapidement, s'étendent sur les cieux étoilés. A côté de la couche sur laquelle s'étend Kin Keleth, se tient debout Ayasha, enveloppée d'un grossier manteau bleu foncé ; ses pieds sont nus et ses cheveux frisés dorés et rouges retombent sur son cou et sur son front plissé ; ses poings sont serrés de sorte que les ongles marquent les paumes, ses yeux luisent d'une colère passionnée, et ses lèvres, d'une pâleur de cendre, portent les empreintes ensanglantées de ses dents serrées. Sur le visage de Kin Keleth repose une expression de bonheur profond, comme il étend ses bras vers l'est et en haut, vers une forme passive, voilée d'une brume de la couleur du lapis lazuli, et comme il murmure : « Adona ! Adona ! ma chérie, ma bien-aimée ! Soyez la bienvenue, ô combien bienvenue, nul sauf celui qui vous a attendue comme moi, ne peut le savoir ! »

Car dans la passivité de son repos, il comprend qu'à l'abri de sa lumière d'aura, est venu, de l'être de sa bien aimée tout ce qui, à cause de la différence de leur rang psychique, ne put trouver aucune place dans l'être de la petite pêcheuse, et qui n'avait besoin d'aucune protection parce que sur le degré mental des séparés la puissance hostile ne peut avoir aucune domination. Alors une voix douce et mélodieuse répond : « Pour la première fois, votre aura de puissance est arrivée à l'état de la mentalité dans lequel j'attendais, et dans cette aura j'ai passé tous les dangers en sûreté. Voici que nous ne nous séparons plus jamais, plus jamais ».

Ayasha sort brusquement et revient en portant dans sa main l'amulette du royal néophyte ; d'une voix qui tremble d'émotion intense elle marmotte : « Donnez moi l'amour de Kin Keleth, tout son amour, tout son amour à tout jamais ! » Comme elle reste debout, en tenant l'amulette dans ses doigts tremblants, quelque chose lui frôle légèrement l'épaule ;

se retournant, elle voit une petite forme passive, brune et d'une rare beauté sauvage. Alors une sensation de peur triomphe de la colère d'Ayasha, et de ses lèvres vient le nom bien connu : « Reich Sheba Ma ». Mais Reich Sheba Ma, un doigt à ses lèvres, chuchote : « N'ayez pas peur ; je ne suis pas mécontente de vous. Un millier d'Ath Wo, même équilibrés en dualité d'être, ne saurait toucher ma baguette contre ma volonté. Je n'ai fait que lui permettre, en apparence, de me l'arracher, afin d'être en rapport avec lui et avec vous, et afin de pouvoir sonder les profondeurs de l'arrogance et de l'imbécilité humaines. Et à présent je ne suis pas ici pour me venger, mais pour vous aider. Dites-moi donc comment je puis le mieux le faire. »

— « En me gagnant l'amour de Kin Keleth, son amour indivisé. »

— Soit. La baguette telle qu'elle est n'a pas plus de puissance qu'un roseau de rivière, mais je puis la douer de telle sorte de puissance que je veux. Ainsi douée, vous n'avez qu'à étendre la baguette vers cette forme qui est enveloppée dans l'aura de celui dont vous désirez l'amour indivisé, et ceux, à travers l'empire de qui Adona a passé illégitimement, la forceront de revenir d'où elle est venue ; elle ne passera pas deux fois la barrière. Portez-moi donc la baguette, car sans doute vous savez où elle est cachée. »

Ayasha sortit et revint avec la baguette, sur laquelle ne luisaient plus les lumières brillant par elles-mêmes. Ce ne fut que lorsque Reich Sheba Ma la prit dans sa main qu'elles se rallumèrent. Alors Ayasha tendit la main avec empressement, en disant : « Vous disiez la vérité ; la puissance de la baguette revient à votre toucher ; donnez-la moi vite, pour que je chasse mon ennemie. »

— « Je vous la donne à une condition. »

— « Et cette condition ? »

— « Que vous me donnerez en échange l'ornement que vous tenez dans votre main, et dont vous avez éprouvé l'impuissance. »

— « Prenez-le ; pour moi il ne m'a prouvé que piège et illusion. Je voudrais avoir encore les boucles d'oreilles avec leurs perles de prix que je laissai en échange, pour que personne ne dit qu'Ayasha avait volé les bijoux de Malek. Je voudrais être encore une fois en train de danser avec les jeunes pêcheurs, comme la dernière fois que je portais mes boucles d'oreilles à perles ». Et se jetant sur le sol, Ayasha pleurait passionnément. Reich Sheba Ma se penchant sur elle détacha de ses doigts la chaîne à laquelle était attachée l'amulette en forme d'aigle, et mettant dans ses mains la baguette, chuchotta : « Ce n'est point le moment de vous livrer à la douleur, mais de vous venger. Par la puissance de la baguette, non seulement vous chasserez cette Adona, mais vous gagnerez tout l'amour d'Ath Wo. »

Alors, pour un moment, comme le souffle de Reich Sheba Ma éventait sa joue, une défaillance accabla Ayasha ; lorsqu'elle fut passée, elle se leva, la baguette dans sa main. Reich Sheba Ma était partie avec l'amulette. Ayasha étendit la baguette sur laquelle encore luisaient légèrement les lumières brillantes par elles-mêmes, mais comme elle la tenait, ce fut comme si les muscles de son bras étaient tendus à se briser ; incapable de supporter l'agonie, elle baissa la baguette et sortit. Au-dessus de la caisse dans laquelle elle avait pris l'amulette, était suspendue sa robe bleue grossière, dans laquelle Ath Wo l'avait vue premièrement, elle laissa tomber son manteau, ôta sa tunique aux bordures d'argent, mit la robe de pêcheuse, tira le capuchon sur sa tête et descendit le raide escalier, passa par la forge où les charbons étaient encore embrasés et sortit dans la nuit où soufflait le vent froid. En courant rapidement le long du rivage isolé, elle tourna par un angle aigu de rochers en saillie, et entra dans une petite crique abritée du vent et formant un port naturel. Trois ou quatre légers bateaux de pêche étaient tirés en haut, au delà de la marque de la marée haute, et reposaient sur les galets unis.

Elle se jeta par terre sous l'abri d'un des bateaux, et re-

garda le battement des flots contre les rochers qui s'avançaient de chaque côté de la crique ; mais le saut des embruns blancs et le rugissement des flots brisés ne rompirent pas l'apathie qui succéda à l'éclat de sa passion ingouvernable. Après quelque temps un sommeil lourd l'accabla. Lorsqu'elle s'éveilla, les vents étaient calmés, comme si, comme elle-même, ils étaient épuisés par leur propre furie. Les nuages qui s'étendaient encore comme un sombre banc, sur l'horizon, laissaient en haut les cieux sans nuage, et la lune ronde et blanche brilla d'une lumière si claire que les étoiles étaient à peine visibles. Néanmoins les flots se gonflaient et gémissaient inquiètement au delà du port naturel, et de temps en temps un sanglot profond s'élevait d'une caverne située au-dessous des rochers et que les pêcheurs appelaient la caverne des rois de la tempête.

Subitement de derrière le mur rocheux de l'est vint en vue un solide bateau qui était ballotté çà et là comme un bouchon, sur les eaux agitées. A sa proue brillaient deux lumières dont une écarlate et l'autre blanche. Ayasha poussa un cri de joie. Elle connaissait fort bien ces lumières : c'étaient celles de Singh Rupah. Sautant sur pied, elle démarra le plus léger bateau, y mit les avirons et le poussa avec une grande difficulté jusqu'au bord des eaux ; l'ayant lancé, elle entra dans l'eau jusqu'aux genoux, sauta légèrement dans la barque et rama vers le bateau de Singh Rupah. Celui-ci avait toujours gardé cette pensée dans sa mentalité : « Un jour, j'irai à la petite île, voir si tout va bien pour ma fille. » A présent, comme il se dirige vers le port naturel, il voit un bateau quitter le rivage, mais celui-ci est trop loin pour qu'il puisse discerner qui lance le bateau. Tout ce qu'il voit est que, comme il quitte l'abri des rochers, une grande vague le balaye et il disparaît dans la barre d'écume que la marée fumante laisse sur les écueils, alors il comprend l'impossibilité d'atterrir jusqu'à ce que la marée soit haute, et il prend le large.



C'était cette heure qui précède l'aube du jour, où l'obscurité est la plus profonde, et l'air de la nuit le plus froid. La lune s'était enfoncée sous l'horizon, une brume voilait la lumière des étoiles. Une seule, la brillante étoile du matin, brillait, en sa radiance blanche, entre deux amoncellements gigantesques de nuages ; elle brillait sur quelqu'un qui suivait sur l'eau le chemin du port. C'est le jeune étranger qui quitta Arayah et Ai, afin de leur restituer l'amulette de l'Identité. Comme il s'approche du rivage, de sorte que l'eau est peu profonde, il voit un objet au-dessous des eaux. Lentement, à l'est, la blanche clarté de l'aube du jour s'étend sur les eaux. Il voit alors que c'est le corps d'une jeune fille, en robe bleue, serrée de sa large ceinture de laine dans laquelle il y a une baguette où luisent faiblement trois lumières rouges, lumineuses par elles-mêmes. C'est la baguette de Reich Sheba Ma. Il examine la forme blanche immobile, de laquelle la vitalité s'écoule rapidement, et doucement, desserrant la ceinture, il prend la baguette et la met dans sa propre ceinture aux teintes de l'arc-en-ciel. Puis il entoure la forme de la lumière blanche de l'équilibration, et graduellement, de la forme immobile, sortent les états d'être d'Adona, qui, à cause de la peur qu'elle avait des êtres hostiles cherchèrent abri dans l'être imparfait de l'enfant du pécheur Ayasha.

Lorsque cette forme est perfectionnée dans sa lumière d'aura, l'INITIÉ parle en disant :

— « Vous avez dans vos états la perfection d'être par l'instinct qui est une des capacités spéciales des passives, retrouvez pour vous unir à eux vos états d'être plus raréfiés ; et n'ayez aucune peur, car autour de vous il y a une lumière d'aura où aucun adversaire ne peut entrer. »

Alors, comme un nuage à nuances claires, qui se meut à travers l'air inférieur, l'être se dirige dans son enveloppement aurique vers la ville, et l'INITIÉ reste sur le rivage, traverse la rive sablonneuse et la ligne des plantes marines foncées qui marquent la hauteur de la marée ; il monte sur

le banc de galets où les bateaux sont amarrés et gagnant la route, marche rapidement vers la ville.

De la bouche béante de la caverne des rois de la mer, que la marée basse a laissée découverte, sort une souple forme passive. C'est Reich Sheba Ma. Or, aussi bien dans l'arène qu'auprès de la couche d'Ath Wo, Reich Sheba Ma apparaissait dans l'état nerveux, partiellement vêtue des effluves humaines, selon son habitude, car n'ayant aucune dualité d'être parfaite et permanente, elle était incapable de se façonner avec la matérialité plus dense, intellectualisée et vitalisée, un corps qui lui convint, bien qu'elle le désirât ardemment et continuellement. Elle s'approche de la forme d'Ayasha ; l'eau peu profonde baigne le visage blanc, tourné vers le ciel, et ses cheveux bruns rougeâtres, rendus plus foncés par les eaux, flottent autour du visage blanc. Alors elle dit : « De la confusion d'être, toujours de la confusion d'être : en cela est notre force. Je prendrai possession de ce corps dès que la vitalité physique en sera sortie et moi-même revitaliserai ce qui est à moi, mon lieu de cachette, ma forteresse, mon laboratoire, mon tout d'utilité sur l'état dense matériel, dans lequel j'ai soif de puissance et de domination. » Reich Sheba Ma s'extériorise de la forme fluidique dans laquelle elle avait amassé temporairement de la matérialité, et dans le degré nerveux, permée le corps d'Ayasha. Puis elle le porte jusqu'à la caverne des rois des tempêtes, où il ne restait que de petits amas d'eau parmi le sol rocailleux lorsque la marée refluait. Là elle repose en s'assimilant à sa nouvelle habitation ; elle repose jusqu'à ce que les vagues se brisant sur les écueils, près de la bouche de la caverne, l'avertissent que les eaux s'approchent. Alors elle se lève et gravit le banc des galets ; elle s'étend sous l'abri d'un des bateaux, comme l'avait fait Ayasha.

Sans bruit, l'INITIÉ passe à travers les rues silencieuses de la ville, dans la faible clarté du matin. Sans bruit, il entre dans la forge dont Ayasha, en sortant à la hâte, avait

laissé la porte entr'ouverte. Sans bruit, il monte l'escalier et se tient debout auprès de la couche d'Ath Wo qui dort paisiblement ; dans sa lumière d'aura, il voit la forme d'Adona, parfaite, sauf dans l'état physique. Alors il attire Adona dans sa propre aura et quitte la chambre.

Comme le soleil se lève, Ath Wo s'éveille, calme et fort, et ne se souvenant de rien de ce qui s'est passé pendant son sommeil ; s'apercevant qu'Ayasha n'est pas là et qu'il est plus tard que son heure ordinaire de se lever, il descend à la hâte jusqu'à la chambre située derrière la forge, où il a l'habitude de prendre son repas du matin. Comme il entre, son fils court joyeusement pour l'embrasser et lui donner la bienvenue.

Alors Ath Wo dit : « Voici le lait, le pain au miel et les fruits ; mais où est Ayasha ? »

L'enfant répond : « C'est moi qui ai préparé le repas du matin, car le soleil s'était levé et je pensais que peut-être Ayasha dormait. »

Ath Wo répond : « Peut-être qu'elle enfile des coraux, ou s'occupe de quelqu'autre chose dans une des autres chambres. »

Il sort et passe d'une chambre à l'autre en l'appelant par son nom. Enfin, il entre dans la petite chambre du haut de la maison où sont les appartements privés d'Ayasha. La caisse, d'ordinaire toujours fermée à clef, est ouverte, et Ath Wo tressaille en voyant que la tunique bleue de la pêcheuse n'est plus sur la cheville au-dessus de la caisse. Descendant rapidement l'escalier, il appelle son fils et dit :

— « Ayasha n'est pas dans la maison ; je vais à sa recherche. »

Il sort ; il rencontre plusieurs ouvriers et pêcheurs qui le saluent, mais il ne demande aucun renseignement, ne désirant pas exciter la curiosité. Comme il s'approche du rivage et ne peut pas trouver Ayasha, il pense à la crique peu éloignée de là ; il se hâte et trouve qu'un des plus légers bateaux manquent : sa trace, laissée sur le sable jaune et

ferme, démontre qu'il a été récemment lancé. Qui aurait pu prendre la mer dans un bateau si frêle, par une mer tellement agitée ? Aucun homme de mer expérimenté... Peut-être Ayasha ? et si oui, pourquoi ?

Comme il se tient debout sur le banc de galets, parmi les bateaux amarrés, absorbé dans sa pensée, il entend un son, tel qu'un soupir profond, qui monte de dessous un bateau renversé dont le bord relevé est étayé, et laissé ainsi pour être réparé. Rejeter le bateau en arrière est l'œuvre d'un moment pour l'athlète, et comme il le fait, il voit Ayasha, dans la robe bleue à capuchon, dans laquelle il l'avait vue la première fois, étendue sur les fins galets, endormie. Comme il se penche sur elle et l'appelle par son nom, elle s'éveille et se levant, dit : « Comment! fait-il jour déjà ? Bercée par le chœur des vents et des vagues, je dois m'être endormie depuis longtemps. »

Ath Wo dit : « J'ai été vivement inquiet à votre sujet, craignant que ce ne fut vous qui ayiez lancé « l'Ondin » sur la mer orageuse. Pourquoi avez-vous quitté la maison seule, et par une nuit si froide et si orageuse ? »

Elle répond : « Parce que je ne pouvais pas dormir et que l'amour de la mer était fort en moi. Ainsi je mis ma vieille robe et descendis en courant vers la crique, pour voir les flots se briser contre les rochers, et écouter les voix dans la caverne des rois des tempêtes ; vous dormiez profondément et j'avais l'intention d'être rentrée bientôt, mais quand le vent, soufflant en fortes bouffées, m'enleva presque de terre, je me suis abritée sous le bateau et je dois m'y être endormie. Vous n'êtes pas troublé ? »

Ath Wo répondit : « Pas à présent. Je ne suis que bien aise que vous soyez saine et sauve. Mais ne quittez pas encore la maison pendant la nuit, seule, de peur que du mal ne vous arrive. »

Ainsi dans la forme d'Ayasha, Reich Sheba Ma alla avec Ath Wo à son home. Une lune s'était écoulée et l'enfant était troublé, car Ath Wo était changé, changé d'une façon

qui pourrait être mieux sentie que décrite. Le calme de la conscience, de la force et de la puissance avait fait place à une certaine irritabilité, et il ne dormait plus comme autrefois. Dès qu'il s'endormait, des rêves sombres et des visions étranges gâtaient son repos ; toute nourriture lui répugnait et tout travail lui était une fatigue. Ayasha aussi était changée, devenant de jour en jour plus radieuse en beauté, et plus ensorcelante, de sorte que les passants s'émerveillaient de sa beauté, en la rencontrant dans la rue, et les habitants se disaient les uns aux autres : « La femme de Kin Keleth était toujours une jolie pêcheuse, mais maintenant elle est une véritable reine de fascination, de grâce et de beauté. »

Il n'y avait que l'enfant sur qui sa beauté et sa fascination n'avaient aucun pouvoir, et elle observa qu'il la fuyait de plus en plus. Or l'enfant portait toujours dans sa calotte la fleur blanche de lotus qu'Arayah lui avait donnée, et bien des fois, comme en plaisantant, Reich Sheba Ma avait essayé vainement de la lui arracher. Or le temps de la grande fête approchait, et Ath Wo prépara pour Reich Sheba Ma des vêtements de prix, car il était fier de sa rare beauté. La nuit de la fête, lorsqu'ils allaient sortir pour se rendre au grand banquet, elle s'approcha du garçon, vêtue de son vêtement de prix, ornée d'or et de bijoux, et dit :

— « Voyez, à ma coiffure carrée il n'y a aucun ornement : prêtez-moi votre fleur, pour cette nuit seulement, car il n'y a pas sa pareille dans ce pays, ni peut-être dans aucun autre, vu qu'elle est impérissable ».

L'enfant ne répondit pas un mot. Alors elle lui lança un regard de colère et de haine inexprimable et s'en alla rejoindre Ath Wo, qui l'attendait.

A cette grande fête qui se célébrait chaque année, tous les citoyens de bonne réputation et ainsi dignes d'honneur, s'assemblaient, prenant leur place selon leur rang et leur position. Quand Ath Wo et Ayasha entrèrent, Ath Wo prit sa place de forgeron parmi ceux de sa position, mais Ayasha, avec qui il entra, alla vers la principale place qui

était vacante, parce que le seigneur et sa dame n'étaient pas encore arrivés, et s'assit à la place d'honneur.

Elle fit signe à Ath Wo de venir vers elle, mais lui, en retour, lui fit signe de venir à lui, et ni l'un ni l'autre ne bougèrent de leurs places. Ainsi, ils attendirent pendant longtemps, mais personne ne vint prendre ni la place de Reich Sheba Ma, ni la place à côté d'elle. Enfin un messager entra pour saluer les citoyens assemblés de la part de ceux qu'ils attendaient, et pour les prier de commencer le banquet.

La grande dame s'était trouvée subitement malade et ne pouvait pas venir jouir de la fête avec eux.

Alors ils se dirent les uns aux autres : « Puisque ceux que nous honorons le plus n'ont pas pu être parmi nous, il n'y a pas de mal à ce que celle qui a pris la principale place la garde et que le forgeron occupe la place à côté d'elle ». Ath Wo répondit :

— « Cela, je ne le ferai jamais. La place du seigneur au seigneur, et celle du forgeron au forgeron ; voilà ma notion de l'honneur. »

Alors ils dirent : « Mais il faut bien que quelqu'un soit roi de la fête, quand ce ne serait que comme passe-temps. »

Comme ils parlaient ainsi, un colporteur très pauvre, mais honnête, entra dans la salle du festin, accompagné d'un adolescent en habit aussi pauvre que le sien. Comme ils entraient, beaucoup de monde s'écria :

— « Voici, au bon moment, un étranger de qui personne ne sera jaloux. Car ce n'est qu'un jeune homme et ses vêtements montrent la corde. Laissez-le être le roi de la fête et partager les honneurs avec Ayasha, qui malgré toute sa parure de prix, n'était qu'une fille de pêche, et n'est que la femme du bon et brave Kin Keleth, le forgeron. » Ainsi parlant, ils entourèrent l'adolescent étranger, et avec des rires et des plaisanteries le conduisirent au siège vacant, auprès de Reich Sheba Ma. Tout d'abord le front de celle-

ci se contracta, et une rougeur monta jusqu'à ses cheveux mêmes. Mais quand le jeune étranger s'assit à son côté, elle sourit : « Vous avez choisi un adolescent d'une beauté extraordinaire pour votre roi, dit-elle gaîment, qu'il soit le très bien venu. » Alors avec beaucoup d'esprit, elle rendit gaie toute l'assemblée, et chacun sentit qu'il n'avait jamais été auparavant aussi adonné à la gaieté. Lorsque la fête battait son plein, on s'approcha d'Ath Wo et on lui dit :

« Un gamin des rues désire vous parler. » Alors Ath Wo sortit, heureux de trouver une excuse pour s'échapper d'une fête que les circonstances lui rendaient désagréable. Aussitôt que le messager le vit, il dit :

« Votre souffleur de feux m'a dit de venir à vous, parce que quelque chose va mal pour votre fils. »

Un froid envahit le cœur d'Ath Wo, et il se rendit en toute hâte vers son home, mais en le faisant une soudaine défaillance le saisit, de sorte que quelqu'un de sa connaissance qui le vit chanceler et s'appuyer contre le mur pour se soutenir, l'amena dans sa maison, et il fut obligé de s'y reposer, jusqu'à ce que ses soins l'eussent restauré quelque peu.

Comme il quittait la maison, accompagné de l'homme qui l'y avait amené et soigné, le son de la gaie musique arrivait de la salle à festin : « C'est la musique pour la danse », dit l'homme. Si ce malheur n'était pas arrivé, peut-être vous seriez en train d'ouvrir la danse en ce moment avec Ayasha. » Alors un sentiment d'isolement et de tristesse pénétra tout l'être d'Ath Wo, il pensa combien Ayasha depuis quelque temps était changée à son égard, et remarqua qu'elle était restée à la fête, pendant qu'il se hâtait vers sa maison, triste et anxieux.

Aussi, grande fut sa surprise et sa joie lorsqu'en entrant dans la chambre de son fils, il vit Ayasha en simple robe blanche, assise auprès de l'enfant qui était étendu sur la couche, dormant paisiblement. Comme il entrait, elle leva vers lui son regard avec des yeux pleins de tendresse

et de force et mit son doigt sur ses lèvres, en signe de silence. Ath Wo s'approcha d'elle et comme il posait ses lèvres sur son front, un grand repos, une profonde paix pénétra tout l'être d'Ath Wo.

— « Comme premièrement, murmura-t-il, mais mille fois plus réellement, Ayasha est pour moi comme la mienne, ma chérie, mon Adona. »

Alors elle dit doucement : « Vous êtes bien fatigué, couchez-vous sur l'autre couche ; reposez-vous et dormez, et moi qui ne suis pas fatiguée, je veillerai auprès de notre enfant. »

Ath Wo s'étendit pour se reposer comme elle avait dit, et encore une fois il dormit du sommeil rafraîchissant, plein de repos, d'autrefois. Il dormit si bien, que lorsqu'il se réveilla, la clarté du soleil inondait la chambre. Quand il ouvrit les yeux, celle qu'il avait trouvée veillant près de l'enfant, se tenait debout auprès de lui, et lui dit :

— « Tout va bien pour notre enfant, et il garde le feu à la forge, jusqu'à ce que vous veniez. Reposez-vous donc aussi longtemps que vous voudrez, et regardez, je vous ai déjà préparé le pain aux épices et le vin au miel que vous aimiez tant aux jours du passé. »

Ath Wo ne posant aucune question, de peur que quelque chose brisât le charme de son bonheur nouvellement trouvé, mangea et but et tomba encore dans un sommeil profond, rafraîchissant.....



## LA FIN D'UNE FÊTE

Or, quand Ath Wo eût quitté la salle du banquet, et que le festin fût terminé, les convives descendirent dans la grande cour au-dessus de laquelle s'étendait une vigne géante. Au clair de la lune de la moisson, les plus jeunes convives dansèrent au son d'une gaie musique. Un côté de la cour s'ouvrait dans un jardin qui conduisait vers un petit bois à travers lequel un sentier menait vers les collines

qui s'élevaient du rivage dans la direction opposée à la crique. Dès que la musique commença à jouer, le jeune étranger qui avait été silencieux et pensif pendant le banquet dit à Reich Sheba Ma. « Puisque vous êtes ma reine cette nuit, je vous prie de danser avec moi en premier. »

Elle le regarda à demi-moqueuse et répliqua :

— « Lorsque je commence à danser, je ne me lasse pas facilement. J'aime à avoir un danseur qui ne me quitte que lorsque je suis fatiguée. Pensez-y donc deux fois avant de danser avec moi. »

Le jeune étranger répondit gravement : « J'accepte votre défi. Celui qui se fatiguera le premier sera le perdant. »

Reich Sheba Ma rit et dit : « Quel sera le prix pour celui qui fatiguera l'autre ? »

L'étranger répondit : « Le gagnant demandera au perdant ce qu'il désire le plus, quoi que ce soit. »

Puis conduisant Reich Sheba Ma au milieu de la cour, comme le roi et la reine de la fête, ils ouvrirent la danse. Après très longtemps, Reich Sheba Ma dit : « Qu'arrive-t-il ? Vous m'avez en dansant éloignée de l'assemblée, m'amenant au cœur du bois où nous pouvons à peine entendre le son de la musique. Comment donc attendez-vous de moi que je garde la mesure juste ? »

L'étranger répondit : « N'ayez pas peur, je chanterai pendant que nous danserons, et de cette manière vous pourrez garder la mesure », et joignant l'action à la parole, il reprit les accords lointains de la musique d'une voix haute et claire. Ainsi ils dansèrent à travers le bois et jusqu'au pied des collines, mais comme ils commençaient à monter, Reich Sheba Ma dit : « Je refuse de danser ailleurs que sur un terrain plat. »

L'étranger répondit : « Soit, ma reine ; nous danserons vers la mer. »

Ainsi ils dansèrent toujours jusqu'à ce qu'ils arrivèrent aux eaux calmes de la crique, à l'endroit où Ayasha avait été étendue sous l'eau peu profonde, avec sa figure blanche

tournée vers le ciel et ses cheveux d'un brun rougeâtre flottant çà et là. Or, comme ils approchaient de cet endroit, Reich Sheba Ma vit que la marée était basse et que la bouche de la caverne des rois des tempêtes était visible. Alors une étrange défiance la saisit et elle dit : « Je ne danserai plus. Je me reposerai. » Il répondit : « C'est pour cet objet que je vous ai amenée ici. Reposez-vous. » Ce disant, il l'étendit sous l'eau peu profonde et lui mit le pied sur la poitrine, de sorte qu'elle ne put s'échapper. Comme elle luttait il dit : « Je connais qui vous êtes. Sortez du corps dans lequel vous êtes entrée, ou donnez-moi l'amulette que vous avez reçue de la main d'Ayasha, car j'en ai besoin. »

Alors Reich Sheba Ma dressa sa tête au-dessus de l'eau et dit :

« Laissez-moi me lever et je vous donnerai l'amulette », et comme il ôtait son pied de sa poitrine, subitement elle se voila d'un nuage noir qui sembla surgir de l'eau ; du nuage une voix d'homme brutale et moqueuse s'écria :

— « Déjoué ! déjoué ! déjoué » !!! Le nuage sombre emporta Reich Sheba Ma rapidement sur la surface de l'eau, vers le nord, et rapidement, dans son aura de lumière d'arc-en-ciel, l'INITIÉ, car c'était lui, les suivit, les suivit jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à la partie nord du vaste empire qui borde l'océan arctique. Alors l'INITIÉ atterrit et dit : « Vous ne pouvez pas lutter sur la terre, étant récemment dépouillé de votre enveloppement matériel. Je ne prendrai aucun méprisable avantage sur vous. Vous êtes avec Reich Sheba Ma en une sorte de dualité, sur la mer ; je suis seul sur la terre : si vous êtes le plus fort, retenez-la dans votre aura sombre, si je suis le plus fort je l'en retirerai. »

Pendant trois heures la lutte pour la maîtrise dura. Au point du jour, Reich Sheba Ma se tenait debout sur la terre environnée de l'aura arc-en-ciel de l'INITIÉ, tandis que le nuage sombre montait et se dispersait. Alors Reich Sheba Ma dit : « Cette fois, assurément, je vous donnerai l'amulette d'identité, si vous voulez me mettre en liberté ; en

outre j'abandonnerai la forme que j'ai possédée et je retournerai à mon état précédent. »

Mais l'INITIÉ dit : « Vous avez choisi de prendre la forme individuelle terrestre par des moyens illégitimes et pour des buts illégitimes : notre volonté est que vous reteniez la forme individuelle, car c'est ainsi que vous serez le mieux liée. »

Elle répondit : « Je ne suis pas en position pour faire des conditions. Qu'il soit fait selon votre volonté. Je demeurerai dans cette forme. » Il répliqua : « Non pas, car la vie physique n'en n'était pas entièrement partie lorsque vous l'avez prise, et cette forme est celle de l'unique enfant de Sing Rupah qui l'aime bien et s'afflige à cause d'elle. C'est à lui que la forme doit être restituée. »

Alors Reich Sheba Ma trembla et dit : « Dans quelle forme alors voudriez-vous que j'entre ? » Il dit : « Venez, montons ensemble la montagne neigeuse.

Ainsi ils poursuivirent leur chemin en silence jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au corps d'une ourse blanche qui avait péri de faim et dont le corps était encore raide. Alors l'INITIÉ dit : « Quittez la forme que vous possédez illégitimement et entrez dans celle de cette ourse blanche, sur laquelle je mettrai une marque, pour que tous les Initiés la reconnaissent de toute autre. »

Reich Sheba Ma répondit :

— « Cela, je ne le ferai jamais. Ce corps de la femme pêcheuse, je le laisserai à votre commandement, mais dans la carcasse de l'ourse je n'entrerai pas. »

L'INITIÉ ne lui répondit pas un seul mot, mais l'environnant de son aura de puissance, il la força de sortir du corps d'Arayah. Alors il émit pour ainsi dire une chaleur blanche, qui était à même d'affecter tous les degrés des Matérialismes de densité moindre que celle du physique. Reich Sheba Ma dit : « Retirez cette chaleur blanche, autrement vous me désintégrerez. » Il répondit : « Si vous n'avez pas le pouvoir ni le vouloir de la supporter, refugiez-vous dans l'enveloppe-

ment physique dans lequel je vous conseillai d'entrer, car c'est là seulement que vous pouvez échapper à la chaleur de blancheur. »

Ainsi Reich Sheba Ma prit la forme physique de l'ourse blanche, par la volonté de l'INITIÉ, comme elle avait pris celle d'Ayasha par sa propre volonté, et avec un hurlement bas de rage elle monta la montagne neigeuse, et entrant dans une grotte souterraine, fut perdue de vue. Or la marque que l'INITIÉ mit sur le front de l'ourse blanche était celle d'une baguette grise, sur laquelle les lumières lumineuses par elles-mêmes sont symbolisées par des étoiles noires comme du jais.

Le jeune homme prit du cou d'Ayasha l'amulette sacrée d'identité ; après quoi il porta la forme blanche et immobile jusqu'à une route fréquentée, près de la mer, et hélant les premiers voyageurs qui passaient avec leurs chevaux et leurs bêtes de somme, il dit :

« J'ai trouvé cette jeune femme sur le rivage, près d'ici, presque noyée, aidez-moi je vous prie à la porter au lieu vers lequel vous voyagez, pour qu'elle reçoive des soins et que sa vie soit sauvée, si par hasard il n'est pas trop tard. »

Ainsi ils mirent Ayasha sur une petite charrette chargée d'un grand entassement de fourrage pour les bêtes, et ils voyagèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent à une ville au bord de la mer du nord. Ils y soignèrent Ayasha jusqu'à ce qu'elle s'éveillât à la vie. Alors l'INITIÉ s'enquit du temps où le premier navire mettrait à la voile pour la grande île de l'ouest, qui était le home de Singh Rupah, afin de pouvoir lui rendre Ayasha. Comme il était sur le navire, afin de faire des arrangements pour le voyage, un des matelots dit : « A quoi bon puisque le bateau de Singh Rupah fait à présent même la pêche de la morue dans l'océan du nord, non loin de cet endroit-ci ? »

L'INITIÉ dit : « Trouvez-le et amenez-le ici ; je vous récompenserai bien. »

Ainsi le jour suivant, au soir, le matelot vint à l'endroit

désigné, amenant avec lui Singh Rupah. Comme ils entraient dans la maison ils rencontrèrent Ayasha qui était vêtue non seulement des vêtements coûteux qu'Ath Wo lui avait donnés pour la fête, mais qui portait des bracelets, des colliers, des anneaux de pieds et des bagues d'or et de pierres précieuses. Mais ni le père ni l'enfant ne firent attention à rien, sinon l'un à l'autre, et le cœur de Singh Rupah battit haut de joie, quand il jeta sur elle son manteau et la conduisit à son bateau de pêche.



Un maître pêcheur, propriétaire de plusieurs bateaux qui font la pêche dans la mer du nord, vit à son aise dans son home du nord avec son enfant unique chez laquelle l'intelligence est en partie remplacée par un merveilleux instinct à l'égard de tout ce qui appartient à la mer. C'est elle qui prédit la venue des orages, qui sait où les poissons sont les plus beaux et les plus abondants et qui nomme certains hommes pour avoir charge de certains bateaux. Tellement grande est la confiance des pêcheurs en elle, qu'elle se tient debout sur la proue de la première barque, à son départ du rivage pour la saison de la pêche, et si les matelots courageux et forts prennent la mer en temps de tempête, pour porter aide à un vaisseau en détresse, c'est elle qui gouverne le bateau ; et jamais il n'y a un homme perdu, jamais de bateau coulé bas ou renversé, quand elle en tient le gouvernail. Pour les pêcheurs et les garçons elle est « notre reine de la mer ; » mais pour le maître pêcheur Singh Rupah elle est « mon enfant, mon Ayasha ». De cette façon l'INITIÉ a rectifié la confusion d'être, qui est une des principales causes du désordre, sachant bien que l'être le plus simple, qui est naturel, c'est-à-dire qui est son moi intégral, est plus précieux que le plus savant et le plus puissant être non naturel, c'est-à-dire qui est un mélange de parties de l'être des autres, dans leurs états et degrés variés, car tout moi

naturel terrestre, c'est-à-dire tout moi intégral, est en rapport avec l'intelligence universelle et fait partie du vêtement de la Divinité Holocaustale ; aussi est-il capable d'évolution perpétuelle. Tandis que tout être mélangé ou non naturel doit nécessairement être rectifié et chaque partie restituée à qui elle appartient, avant que l'ordre de l'équilibration puisse être établi.

En effet, dans l'être mélangé, ce qui domine, subjugue ou guide, usurpe la place du Dieu Holocaustal qui est le centre de toutes les formations. De l'universalité de ce naturalisme, seulement, peut s'élever du cosmos des formations intellectuelles, l'omnipotent hymne de louange de Kshi : « Nous, avec notre Dieu, sommes un. »

ARAYAH.

---

# VISION D'AMEN

Au temps de la récolte des figues, Ben Aish vint à moi et j'observai qu'il y avait sur son visage ordinairement jovial un air de solennité. Après que nous nous fûmes salués et que nous eûmes échangé le baiser de paix, Ben Aish s'assit sur le tapis, en face de moi, et dit :

« Mon ami, tout homme qui désire vivre sans tracasserie dans le pays où il est étranger doit forcément sacrifier aux Dieux de ce pays ou au moins à l'un d'eux. »

— « Je suis du plastique plutôt que du fixe, et ne me cache ni de moi-même ni d'autrui, que mon origine est la gelée, et par conséquent que je puis être modelé selon n'importe quelle forme. Quel sacrifice est demandé de ma part, et à quelle Divinité dois-je l'offrir ?

— Le Dieu à qui vous devriez offrir ce sacrifice est le prééminent.

— Et le sans forme, l'indicible ?

— « Quelle pensée absurde ! quel besoin a le sans forme de tels sacrifices ? Vous paraissez oublier, mon ami, que nous vivons dans le monde civilisé du vingtième siècle et que c'est à la Divinité des civilisés que l'on attend que vous rendiez votre hommage.

— Et ce Dieu est ? »

— La suprême *Politique.* »

— « Et le sacrifice ? »

— Est celui de votre fils le plus jeune.

— Comment cela ?

— « Il a été remarqué par les pouvoirs existants que bien que vous vous mêliez librement à votre entourage social et politique, vous écartez de votre foyer certaine société ; cette jalouse humeur est en train de devenir un rocher d'offense sur lequel vous pourriez vous heurter. Votre fils le plus jeune a maintenant sept ans ; suivez mon conseil : envoyez-le au collège. »

Or, le nom de mon fils le plus jeune est Azil, mais le nom sous lequel il est ordinairement appelé est Semoule (1), nom qui lui fut donné en raison de son amour désordonné pour le Cous cous. Sachant la valeur des conseils de Ben Aish, et que, sans quelque grave raison, il ne donna jamais de conseil sans en être prié, je me déterminai à offrir mon fils Semoule sur l'autel de Minerve, pour qu'il devînt versé dans toute la sagesse des Roumis (2). Pour encourager Se-

(1) Couscous ; le plat national des indigènes est fait avec de la semoule.
(2) Européens.

moule à se comporter sagement, je lui achetai un ânon qu'il pourrait monter en se rendant à la ville le matin, et en revenant le soir. Je fis aussi faire pour l'ânon une selle de cuir cramoisi, et des harnachements cramoisis à franges d'or, et au jour de la réouverture du collège, je l'assis sur l'animal. Or le fruit de mon être m'est très précieux, à la fois à cause de son origine et aussi par un certain sentiment de responsabilité. C'est pourquoi je confiai l'ânon et celui qui le montait aux mains de mon fidèle Soudanais, Samson, afin qu'il les gardât dans le chemin qu'ils devaient parcourir. Je nommai aussi quatre domestiques pour marcher à côté l'un de l'autre, à environ un jet de pierre derrière mon fils Semoule et son ânon, de peur que par hasard une automobile ne les abordât et ne les renversât. Car j'ai vu de mes propres yeux que les chauffeurs, comme Jehu, le fils de Nimshi, conduisent furieusement.

Au temps où les fruits qui ont leur graine dans leur centre sont à maturité, le collège ferma pour plusieurs semaines, et avant sa fermeture, Semoule fut spécialement invité à assister à la distribution des prix; cette circonstance me surprit quelque peu, car en dehors de l'Alphabet et des mots monosyllabiques il n'avait rien appris. Je fus encore plus surpris lorsqu'il retourna sur son ânon rayé, portant sous un bras un grand livre plat relié en toile cramoisie sur lequel était imprimé en grosses lettres dorées : « Contes de fée, illustrés par des artistes en renom. » Mais, plus tard, j'appris que chaque enfant avait un prix, et qu'en outre les habitants de la ville donnaient des prix en exprimant le souhait qu'ils fussent offerts aux enfants qu'ils avaient délice d'honorer.

Les « contes de fée » avaient été présentés par une dame artiste, avec le souhait qu'ils fussent donnés à Semoule, en raison de ses grands yeux foncés et de ses cheveux dorés, frisés, et de sa beauté générale. Or, je prends autant de soin à garder l'intelligence et le moral des miens, que j'en prends à l'égard de leur être physique; c'est pourquoi je me déterminai à lire le livre avant de le remettre entre les mains de Semoule et de ses frères.

Le premier conte m'intéressa parce qu'il peignait la mauvaise humeur d'une marâtre : la mienne avait été pour moi comme une épine dans ma chair; ayant parcouru l'histoire de la pauvre petite Cendrillon, je me déterminai à ne prendre aucune nouvelle femme, de peur que du mal n'arrivât à ma petite Zorah que je ne voudrais pas exposer à une souffrance, même si j'étais assuré qu'une fée ou un bon génie couronnerait sa souffrance d'un diadème royal; mais quoique le conte de Cendrillon éveillât en moi un certain intérêt, je trouvai le conte de fée tellement inférieur aux

Mille et une nuits, qu'après avoir donné un coup d'œil à l'histoire de La Belle au Bois dormant et à Barbe-Bleue, je me contentai de regarder les illustrations bien coloriées dont la dernière, qui portait le titre de La« Belle et la Bête » m'attira spécialement, à cause de la beauté de la Belle et de l'air affreux de la Bête qu'elle paraissait néanmoins regarder avec une faveur marquée. Comme je regardais ainsi La Belle et la bête, Samson m'apporta ma pipe bien-aimée de laquelle j'inhalai l'opium préparé de façon à produire tous les effets favorables sans les effets délétères de la drogue, précieuse lorsqu'elle est employée sagement, mais pernicieuse si on l'emploie sans sagesse.

Et il arriva que comme je me délectais avec la pipe de paix, au moment où le soleil se couchait, je tombai en sommeil, le livre de prix de mon fils Semoule encore ouvert à l'Illustration de « la Belle et la Bête. » Or, comme je dormais, mon ami, pas Ben Aish, mais l'Esprit supérieur, flotta entre mes yeux et le livre ouvert, et l'Esprit, parlant d'une voix d'homme, dit :

« Amen. Amen. »

Et je répondis selon la formule orthodoxe :,

« Me voici. »

Alors l'Esprit supérieur me dit :

« Lève-toi, Amen, et quitte ton habitation ; tu iras en un pays que je te montrerai : là tu verras et comprendras l'histoire très moderne, XXe siècle, de « La Belle et la Bête ». Quoiqu'elle soit réelle et vraie, elle excède de beaucoup en merveille aucun conte de fée qu'on ait jamais connu. »

Comme l'Esprit supérieur cessait de parler, mes yeux s'alourdirent de sommeil ; les murs de la chambre qui étaient couverts d'anciens carreaux de nombreuses couleurs parurent s'étendre et devenir semi-transparents ; leurs teintes brillantes devinrent confuses, et la dernière sensation dont je fus conscient fut l'effort pour retenir entre mes lèvres l'embouchure d'ambre de ma pipe de paix.



« Voici le pays que je voulais te montrer ! »

C'était la voix de l'esprit supérieur qui parlait ainsi : en regardant en bas de l'air inférieur dans lequel je me trouvais, je vis la terre comme une transparence en dessous de moi, et c'était pour moi comme un être individuel dont je pouvais voir les circonvolutions du cerveau, entendre les battements du cœur, regarder les organes de sustentation et la circulation de la marée blanche et cramoisie de la vie.

— « Ne regarde vers le nord ni vers le sud, vers l'est ni vers l'ouest, mais seulement sur le pays dont je parlai en disant : Je te le montrerai. »

Obéissant à mon guide je concentrai ma vision mentale sur cette partie de la terre qui se trouvait immédiatement au-dessous de moi ; c'était comme une noirceur, comme un nuage, une épaisse obscurité, au milieu du ciel d'azur ou des nuages floconneux ; comme une lagune d'eau stagnante au milieu d'eaux douces, comme la partie paralysée d'un corps vivant, comme un lieu dans lequel l'air est épuisé, de sorte qu'autant qu'il est possible, l'obscurité et le silence y règnent. Un sentiment de malaise, d'étonnement, presque de terreur me saisit comme je chuchotais avec le sentiment de crainte de rompre le silence, de lever le voile obscur : « Quel est cet endroit, auquel vous m'avez amené ? »

— « C'est le royaume du grand ours, entre là et vois. »

Mais j'hésitai, harrassé par une crainte non définie, opprimé d'un présage de malheur.

— « Si vous étiez dans la chair, Amen, vous pourriez faire bien de réfléchir et de considérer avant de passer la limite du royaume de l'ours qui est le plus étendu de la terre, et qui occupe environ une septième partie du monde terrestre. Néanmoins, vaste comme l'est l'empire de l'ours, il poursuit son chemin lourdement, prévalant par son poids même sur ceux dans les royaumes desquels il entre et partout où il pose sa patte il saisit et serre entre ses bras tout ce qui est à sa portée, le serre jusqu'à la mort. Mais dans le degré d'être nerveux, vous êtes en sûreté, oui plus qu'en sûreté, car c'est dans ce degré que les nations prévaudront sur la bête et ses semblables et restitueront au plein flux de la vie, à la lumière, à la puissance et à l'utilité de la terre intégrale ce qui est partiellement stagnant.



Ensemble, nous entrons dans le royaume du silence et des ténèbres, et voici qu'au centre j'aperçois le palais fortifié du grand ours, entouré et gardé par des milliers et des dizaines de milliers de gardiens, de policiers spirituels, intellectuels, et des milliers de milliers de la police civile : de chacun d'eux partent des ramifications qui s'étendent aux limites les plus lointaines du royaume, ramifications qui sont comme des ligatures raides et serrées, dans lesquelles tout ce qui est véritablement pathétique, spirituel, intellectuel et vital, lentement et silencieusement, se languit ou meurt, ligatures dans lesquelles les habitants d'une septième partie de la terre se tordent et dans lesquelles même les soupirs des souffrants et les gémissements des agonisants sont réduits au silence par le knout, le bannissement, la condamnation à la mort ou l'assassinat secret; mais, en peu de temps, l'horreur d'obscurité qui m'écœurait fut perdue dans l'étonnement, lorsque mes yeux se po-

sèrent sur l'ours énorme, avec sa bouche rougie de sang, car je vis à son côté une belle vierge qui ressemblait à une des statues célèbres de la Déesse Minerve, en ce que sa forme pleine de grâce et de beauté était enfermée dans une armure d'or. Sa main droite tenait une épée dégaînée sur la large lame de laquelle était gravé, en caractères de lumière diamantine, ce seul mot : « Liberté ». La tête de la belle vierge était couronnée de raisins et de roses et dans sa main gauche elle tenait l'olivier en fleur et des épis de blé mûr. Néanmoins, elle se tenait debout près des peaux sur lesquelles l'ogre gorgé de la chair frissonnante et du sang vital encore rouge, s'étendait dans une semi torpeur et le regardait avec une apparente admiration.

Je chuchotai à mon guide :

— « Qui est cette belle femme ? »

Il répondit :

— « C'est l'héroïne qui fut la première à dégaîner son épée pour la liberté ; c'est la reine dont le royaume universel renferme en lui les éléments prééminents de beauté et d'utilité ; c'est celle qui porte la couronne de laurier, qui est la pionnière en littérature, en science et en art.

— « Comment ? je suis ahuri. Cette chair, ce sang, cette bête gorgée dans les possessions de laquelle le souffle même du nom sacré de la liberté est un crime punissable par la torture, l'emprisonnement, le bannissement ou la mort. Et cette belle femme dont la main droite tient ferme l'épée de la liberté, dont la main gauche serre les épis du froment de l'abondance, dont la tête est ceinte d'olivier, de vigne et de roses ! Quelle sympathie possible peut-il y avoir entre eux ? »

— « Elle est une sensitive, et vous entendra, bien que vous soyez dans le degré nerveux, si vous lui parlez. Demandez-le lui donc, car, en vérité, même nous autres, les esprits, sommes terriblement intrigués par cette alliance. »

Alors je parlai à la belle vierge en disant :

— « Il y a quelque temps, mon fils Semoule apporta à la maison un prix pour n'avoir rien appris. C'était un livre intitulé « Conte des fées », et la dernière des illustrations coloriées représentait « La Belle et la Bête ». Mais vous êtes bien plus belle que la belle, et l'ours est bien plus affreux que cette bête-là. Cependant, comme sur l'image des « Contes de fées », vous êtes dans le voisinage de la bête, et paraissez la regarder, sinon avec une admiration sans mélange, au moins avec complaisance. Pourquoi ?

— « Il est laid, mais il est fort ; il est lourd, mais il ne s'arrête devant aucun obstacle. Son embrassement est la mort, mais qui sait ? peut-être il embrassera mes ennemis. Sa puissance est dans sa grosseur, dans son poids, et vu que

je suis malheureusement pour le moment un peu amaigrie, peut-être il mettra la balance en équilibre. »

— « Mais l'alliance est inconcevable. Qu'y a-t-il de commun entre la liberté et l'esclavage, l'indépendance et le despotisme, la libre intelligence et la suppression intellectuelle ou la bigoterie aveuglante, désespérante, l'illumination et l'ignorance, le raffinement et la grossièreté, la civilisation et le vandalisme ? »

Et comme la Belle gardait le silence, je dis :

— « Répondez, je vous prie, à une question : Qui a arrangé entre vous cette alliance bizarre ? »

Elle répondit :

— « C'est le roi des rois, et le seigneur des seigneurs, le gouverneur universel, l'omnipotent. »

— « Et le nom sous lequel il est connu ? »

— « Le Vampire, la Politique, qui, même en ce xx^e^ siècle, sort des tombeaux des âges ténébreux et suce le sang des vivants... mais, que voulez-vous ? la bête est forte et elle marche.



A l'aube du jour l'Esprit supérieur me dit :

— « Laissez-moi partir, car le jour point ».

Or, moi Amen Ben Azerte Ben Ma Ben Ra, versé en toute sorte de savoir sacré, je me suis souvenu que ces paroles étaient identiques à celles qu'on dit avoir été prononcées par l'Ange qui lutta contre l'occultiste Chaldéen. Par conséquent, étant toujours désireux d'information, je demandai à mon Esprit-guide :

— « Etes-vous, par hasard, l'être qui, ne réussissant pas à prévaloir contre un lutteur humain, le rendit boiteux pour la vie, parce qu'il avait lutté et prévalu ? »

Il n'y eut point de réponse, et je me trouvai seul. La belle vierge paraissait se reposer, mais je vis que ses yeux éloquents suivaient attentivement une alouette qui faisait des efforts continuels pour prendre son essor avec des ailes d'aigle, et qu'elle jetait un coup d'œil furtif vers un lion, qui se tenait debout, une de ses pattes étendue sur une île, la tête élevée et la bouche grande ouverte, en attendant et guettant toutes les bonnes choses qui pourraient par hasard tomber dedans.

La gracieuseté même de la jeune demoiselle me donna courage et je lui adressai la parole, de la voix nerveuse la plus mélodieuse qui fut à ma disposition, en disant :

« O la plus belle, la plus adorable, comment se fait-il que vous qui étiez la première à dégaîner l'épée pour défendre la liberté, vous vous mettiez en rapport avec un

despote et un tyran dont le peuple est plongé dans l'esclavage le plus dégradant ? »

— « Vous voyez les ailes de l'alouette... comme elles cherchent à rivaliser avec celles de l'aigle. Eh bien, cet oiseau astucieux a becqueté dans mon verger les fruits de deux de mes plus beaux arbres, et je n'ai pas pu les lui faire dégorger. Vous voyez ce lion, avec sa gueule ouverte : il a pour habitude d'avaler les friandises que j'ai préparées. Ni homme ni femme n'est fait pour être seul, et je suis alliée à l'ours non parce que je m'accorde tout à fait avec ses sentiments, mais parce que je veux que l'alouette rende les fruits et que je veux que le lion dégorge mes friandises. Il est vrai que l'ours est rude, mais il est fort. »

Moi, Amen, me taisais et méditais sur les paroles d'un vieux philosophe :

— « Pour trouver le chemin du labyrinthe le plus compliqué, pour traverser la forêt la plus dépourvue de traces ou les régions des neiges non foulées, il y a un fil conducteur ; mais les voies d'une femme, qui peut les suivre ? » puis je dis :

— « Mais vous n'êtes pas seulement la première à dégainer l'épée pour la liberté, mais aussi le pionnier en littérature, en science et en art, tandis que dans la domination de Bruin, cette trinité glorieuse est poursuivie à outrance. »

La Belle leva ses yeux vers les miens et répondit :

— « C'est vrai, ma bête est une bête ; mais que voulez-vous ? elle est forte. »

— « Mais vous avez rejeté les tramails de la superstition, vous osez être libre et les habitants de la domination de Bruin sont fermement liés, du plus haut au plus bas, dans les plus étroites bandelettes du dogmatisme.

— « C'est vrai. La bête est le seigneur suprême du fanatisme ; mais elle est forte. »



L'ours dormait. Néanmoins de temps en temps ses pieds s'agitaient comme si, même dans le sommeil, il songeait à continuer sa lourde marche en avant en serrant sa proie. C'était un très gros ours. Vous pouvez juger combien il était gros lorsque je vous dirai qu'il emplissait toute la partie septentrionale de l'Europe et de l'Asie, de la mer Baltique au détroit de Behring et au Pacifique, et de la Mer Noire et de la Caspienne au cap nord-est de Sibérie. Comme la belle se tenait debout près de lui, elle bâillait de temps en temps, mais très discrètement mettait sa main devant sa jolie bouche, de peur qu'il ne pensât qu'elle s'ennuyait. Enfin, lasse de la lourdeur de son compagnon, elle dit : « Vous savez combien intensément je vous admire, vous-

même et votre gouvernement, combien parfaitement nos sentiments s'accordent. Il n'est que naturel que je désire savoir quelque chose des jours de votre première jeunesse. Contez-moi donc quelques histoires de vos premiers souvenirs. »

La Bête ouvrit à demi ses yeux, et les fixant sur la Belle, grogna :

« J'ai plus de mille ans ; la première circonstance que je me rappelle est d'avoir serré un certain nombre de petits états jusqu'à ce qu'ils fussent unis par la compression, formant ainsi le noyau de ma domination. Environ quatre cents ans plus tard, j'étendis mes deux pattes de devant, armées de griffes, et recueillis pour moi deux beaux morceaux, convenables pour la table d'un royal ogre ; manger des friandises donne de l'appétit à l'épicurien. Environ trois cents ans plus tard je dévorai avec la satisfaction d'un gourmand trois autres morceaux tentants. Depuis cette époque, j'ai pris tout ce qu'il fallait pour ma croissance et ma force et j'ai l'intention de continuer la pratique de ce principe salutaire. »

La Belle : « Je ne suis pas sûre que votre système soit salutaire, même pour vous-même, mais c'est le système à la mode, et cela est suffisant. N'avez-vous rencontré aucune opposition de votre proie ? »

— « Certainement ! il y a à peine cinquante ans que je subjuguai quelques oiselets (c'est ce qui m'a donné le goût pour les becs jaunes). Ils me résistèrent pendant cinquante ans, mais enfin je les dévorai. Vous voyez ma tête ? »

— « Certainement. »

— « Vous voyez les circonvolutions de mon cerveau ? »

— « Pas clairement ; il est comprimé et congestionné. »

— « N'importe, à chacun son propre cerveau. Vous n'avez donc pu deviner ma conception la plus chérie ? »

— « Pas tout à fait. »

— « Bon, c'est de serrer à mort et de dévorer la proie orientale ; vous voyez ma patte de devant ? »

— « Il n'est pas difficile de la voir ; en proportion de la grandeur de votre cerveau, vos pattes sont énormes. »

— « Voilà ce qui doit être, puisque vos pattes ne sont pas tout à fait en proportion ni de votre cœur ni de votre cerveau... l'affinité va souvent par contraste. »

Comme la Bête parlait ainsi, la Belle fit une grimace et murmura en elle-même : « Une alliance dont la politique est l'officiant et l'affinité ne « sont pas synonymes », mais elle se contenta de demander : « Eh bien, vos pattes ? »

— « L'une s'étend vers l'Asie centrale, l'autre est baignée dans la mer du Japon. Dans ces deux directions, les bornes de ma domination ne sont pas déterminées. »

— « Naturellement, puisque le manque du pouvoir d'acquisition est la seule borne reconnue, et que, par votre pesanteur même, vous êtes fort. »

— « Je vous avoue que tandis que j'ai marché lourdement en avant avec persistance et patience, pendant plus de mille ans, en surmontant tous les obstacles, je suis maintenant irrité par une très petite chose. »

— « Comment ! »

— « C'est vrai, la cause de mon irritation est la petite colonie d'insignifiants singes qui sont juste au delà de la portée de ma patte de devant, qui est baignée dans la mer. Bien entendu, je n'ai qu'à l'étendre, et les tirer vers moi et les avaler comme un boa avale une pie. »

— « Pourquoi ne le faites-vous donc pas ? »

— « Parce que, bien que je sois de beaucoup la plus grande bête du monde, je ne suis pas la seule, et il y a certains quadrupèdes qui, à leur grande honte, ont formé une alliance avec ces insignifiants petits singes gambadeurs et jaseurs, afin sans doute d'empêcher ma marche, lente, mais sûre, vers l'orient. Malgré mon irritation je ne puis m'empêcher de rire de l'audace de ces singes, qui devraient n'être que trop fiers d'être gobés par moi, mais qui se posent comme une puissance et présument faire des conditions. »

— « C'est certainement ennuyeux, mais les savants affirment que les singes sont supérieurs aux quadrupèdes, dans l'échelle de l'évolution. »

La Bête montre ses dents tachées du sang en répondant : « Je vous prie de ne jamais faire allusion à la science, à l'art ou à la littérature en ma présence ; ces mots maudits, comme ceux de liberté, de fraternité et justice sont condamnés par la Censure. Ne savez-vous pas que le knout aux trois brins mental, moral et social est mon sceptre, le despotisme ma couronne, la suppression mon lieu fort ? »

Comme la Bête parlait ainsi, je vis la lèvre supérieure de la Belle soulever dédaigneusement jusqu'à montrer ses petites dents unies telles des perles... elle murmura en elle-même : « Allez au diable ! » mais elle répondit à haute voix : « Qu'importe à des alliés tels que nous ces insignifiantes différences ? La force et l'utilité d'une alliance ne consistent-elles pas en ce que chacun fournit ce qui manque à l'autre ? »



Lorsque, la fois suivante, je revis l'ours, il avait changé de position, et c'était son groin et non plus sa patte de devant qui reposait sur les eaux coulant entre le continent et la longue île à l'est de celui-ci, sur laquelle se balançaient et sautaient, couraient et jasaient des milliers de petits

singes, tandis que sur une petite île au nord de la longue île, des lionceaux en peaux de singes veillaient silencieusement. Sur la tête de l'un d'eux, j'aperçus une protubérance au milieu du front : la peau de singe à peine la cachait ; et je m'exclamai, dans ma surprise, à mon guide-esprit :

— « Sapristi, c'est une licorne ! »

A cette exclamation, il répliqua avec plus d'énergie que de politesse :

— « Taisez-vous donc, imbécile ! »

Quant à l'ours il riait tout bas, de sorte que tout son être se secouait comme il regardait les petits singes, et puis commençait à les taquiner et les menacer. Subitement, son rire s'arrêta en une exclamation de rage et d'étonnement. Un singe audacieux lui avait donné une tape sur le nez, mais aussitôt que la surprise fut passée, il s'établit à son aise et recommença son rire moqueur et ses taquineries.

« Vous feriez mieux de vous armer que de rire, dit la Belle sérieusement, je suis clair sentiente, et il y a une certaine puissance extra-humaine qui semble aider ces singes. »

Mais la Bête grogna : « Une telle puissance n'existe que chez les orthodoxes, ainsi que tout le monde en sera convaincu si on veut bien garder les yeux ouverts. »

— « Je vous conseille pour le mieux, mais ce n'est pas mon affaire, puisque vous êtes l'agresseur. Bien entendu, si quelqu'un soutient ces petits singes, je me mettrai de votre côté. »

— « Cela ne vaut pas la peine de bouleverser l'Europe entière, à propos de quelques extravagances de singes ; d'autant plus que je n'ai qu'à ouvrir la bouche, et je puis les avaler d'un trait et n'en plus trouver rien. »



Or, l'ours avant que d'étendre son groin dans la mer, l'avait couvert dans une caisse jaune qu'il avait empruntée sans la permission du propriétaire ; néanmoins le grignotement des singes l'irrita plus qu'il ne lui plut d'avouer, surtout parce que le grignotement était continu. Ainsi, au nom de ses Dieux, il arracha les oursons de leurs homes, et les envoya contre les singes par milliers de milliers ; si mal pourvus ils étaient, que beaucoup d'entre eux périrent en route de froid, de faim, et de maladie, mais nonobstant la consécration solennelle des bannières de bataille et la bénédiction des pauvres oursons dont le sang vital fut versé comme de l'eau, les petits singes grignotèrent et grignotèrent jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu possession de l'encaissement jaune, mis à nu le groin de l'ours, et commencé à le grignoter.

— « Pourquoi ne vous levez-vous pas et ne vous défendez-vous pas ? » demanda la Belle, énergiquement. Serrez dans vos bras, dévorez, enchaînez, faites une chose ou une autre pour mettre fin à l'audace de ces singes, ou je commencerai à me demander si réellement vous êtes fort. »

Mais Bruin était, comme beaucoup des animaux humains, un être composé : une fois bouleversé, il devint de plus en plus évident que les parties composantes n'étaient pas assimilées, par exemple sa tête était nominalement représentée par un ourson d'aimable nature, dont les capacités sociales dépassaient de beaucoup ses capacités intellectuelles, mais en fait par la famille du jeune ours. Il était supposé à la fois le chef spirituel et temporel et il n'y avait qu'un petit nombre d'initiés qui savait que temporellement il était seulement un mannequin, dont chaque membre de sa famille tenait une ficelle, et que, spirituellement, il était un esclave lié étroitement. Qu'il envoyât les pauvres ours pour mourir par les mains des singes ou périr de froid, de faim ou de maladie, et bénit les expatriés et les condamnât à la souffrance et à la mort, n'était pas du tout le fait de sa propre volonté ; mais il représentait visiblement certains potentats et certaines puissances. De même, les pattes du grand ours armées de griffes, étaient composées d'ours policiers visibles et invisibles, et tandis que son corps lourd était formé tout entier d'ours bureaucrates, son cœur, qui à raison de la compression à laquelle il était assujetti n'avait pas pu battre librement, était composé de jeunes ours qui étaient des francs-tireurs, prêts à risquer tout ce qu'ils étaient et tout ce qu'ils possédaient pour la liberté. Or, lorsque le cœur et la tête sont aux prises continuellement, cela renverse l'équilibre du système, considérablement, comme le sait tout le monde, et l'ours quoiqu'il continuât à prophétiser le succès brillant de son armée et la chute irréparable de ses adversaires, devint de plus en plus incertain de la réalité de sa puissance si vantée. Les esclaves du royaume de l'ours l'observaient et se hasardèrent à penser et à s'étonner de ce qu'étaient devenus des trésors qui leur étaient arrachés arbitrairement, pour la défense de leur pays par terre et par mer, et les travailleurs et les opprimés commencèrent à se mouvoir avec une énergie et une détermination qui firent trembler les ours tyranniques. Comme les singes grignotaient le nez de l'ours, les pauvres ours esclaves, épuisés de misère et abreuvés de sang et de larmes, devinrent plus hardis et dans le cœur même des dominations de l'ours ils songèrent à faire savoir leurs douleurs et les injustices qu'ils subissaient au jeune ours représentant nominalement la puissance spirituelle et temporelle, bien qu'il fut l'esclave le plus étroitement entravé dans le pays de Bruin.

— « Ah ah ! dit la Belle en regardant la foule assemblée dans les rues de la cité Impériale des ours. Les citoyens ont pris une note de ma gamme ; ceci est sans doute l'effet de notre alliance ; ils ont vu le mot sacré « liberté » gravé sur la poignée de mon épée et l'ont aimé.

Cependant l'alouette qui essayait de prendre son essor avec des ailes d'aigle, chantait de temps en temps : « Ne suis-je pas, moi aussi, parmi les prophètes, n'ai-je pas averti l'Europe, il y a longtemps, du *péril jaune* ?

— « *Péril jaune*, bah ! dit mon guide Esprit, l'oiseau pense-t-il que le grignotement du nez de l'ours est un accomplissement de sa prophétie concernant le péril jaune ? »

— Je ne sais. Si ceci n'est pas le péril jaune, qu'y a-t-il qui le soit ?

— Reposez et voyez : dites-moi ce que vous verrez. »



Sur les champs de bataille, le sang de milliers de dizaines de milliers des enfants de la licorne rougit le sol. Comme je veille, il passe au-dessus du sol trempé de sang, un souffle en ondes, semblable au souffle chaud d'une douce respiration. Alors du sang physique je vois surgir le sang nerveux qui entre dans le souffle chaud. Surpris indiciblement de l'étrangeté de la scène la parole me manque, mais dès que mes lèvres sont descellées je m'exclame : « Le souffle et la puissance restituée ne sont donc nullement des mythes ; ils ne sont pas relégués au passé lointain, mais ils existent toujours ! bénis sont les yeux qui voient, mais plus bénie est la sagesse qui utilise ces forces. »

— « Taisez-vous, et veillez ; peut-être pourrez-vous vous mettre en rapport avec ces sages dont le monde moderne de philosophie et de science ne rêve pas. »

Obéissant à la voix qui sort comme du centre de mon propre être, je garde le silence, même en pensée, et me rends dans la direction d'où vinrent le souffle vivifiant et la puissance restitutrice, jusqu'à ce que je me trouve au portail d'un grand Temple, construit sur le flanc d'une colline. Ce temple me paraît familier, et comme je passe vers l'intérieur du temple et entre dans la salle splendide, avec son autel de bois richement sculpté je le reconnais comme le lieu dans lequel je fus témoin, il y a plus de trois ans, de la célébration du massacre du Lis blanc, de Foe et de Tao, et des rites solennels d'évocation et d'invocation (1), mais à présent un homme seulement est visible, qui paraît être plongé dans la contemplation ou qui est

(1) *Revue Cosmique*, septembre 1901, p. 368, *Vision d'Amen. Les massacres de Chine.*

entré dans des repos plus profonds. Maintenant j'observe ce qui avait précédemment échappé à mon observation. Derrière l'autel, se trouve un voile blanc, formé de deux rideaux amples, de sorte que bien qu'ils ne soient pas attachés au centre, ils ne laissent aucune ouverture visible. Mais quoique je sentiente qu'ils voilent un enfoncement ou une petite chambre, je ne puis par aucun moyen vérifier ma sentientation par la vue ; je dépose toute curiosité et même tout légitime désir de connaissance est vaincu par un sentiment de révérence. Le voile quoiqu'il soit impénétrable, ne paraît pas tout à fait solide ou opaque, et j'observe qu'il assume des légères teintes irisées, en pulsations rhytmées comme le calme battement du cœur, et comme je m'accoutume quelque peu à la scène qui est pour moi si étrange et nouvelle, je vois que l'irradiation irrisée est simultanée avec l'émission pulsatoire. Ce souffle, en passant à travers, est revêtu de l'aura de l'homme qui repose en contemplation ou dans des repos plus profonds et devient le souffle chaud, actif, vivifiant, le souffle de la vie, vers lequel ont les êtres nerveux de ceux dont le sang a été versé sur le sol comme de l'eau, quand ils tombèrent frappés par la patte de l'ours, et qui, à ce qu'il me paraît, furent capables de responsion, parce qu'ils avaient *gagné le droit de recevoir sur leurs fronts une marque, comme celle d'un sceau invisible* (pour les yeux nervo-physiques) le sceau de celui à la corne unique. En parlant à une Présence indéfinie, mais profondément sentientée, je dis en mentalité :

« Emmenez-moi de ce lieu, car il m'accable par sa grandeur. »

Et immédiatement je me trouve encore une fois sur la scène trempée de sang du carnage. Alors je vois une scène merveilleuse, telle qu'aucune légende ou conte de fée n'en a dépeinte. Des milliers et des milliers de corps nerveux des petits singes se tiennent debout, droits comme s'ils étaient prêts à marcher au mot d'ordre ; je dis avec intention *le* mot d'ordre parce que je sentiente que librement et immuablement, ils ont uni leur volonté et leur désir avec ceux de leur restituteur. Comme je veille, je perçois, vers le nord, quatre des restitués dont les sceaux sont illuminés d'une radiance saphirine ; ils partent selon une ligne droite, comme des gens qui savent où et pour quel propos ils voyagent. Alors cette armée nerveuse se divise, quelques-uns restant au-dessus de leurs semblables qui vivent encore dans l'intégralité de leur être sur la terre, et d'autres prenant leurs places au-dessous des navires dans lesquels se trouvent leurs semblables, et au-dessous de la surface des mers. Dès que les deux multitudes ont ainsi pris leurs places dans l'air respirable inférieur et juste au-dessous de la surface agitée

de la mer avoisinante, alors graduellement le rivage de l'ouest qui borde le pays des becs jaunes devient illuminé d'une radiance alternante saphirine et carminée pâle. En regardant en haut je vois descendre une étoile très radiante qui paraît émaner d'une constellation qui m'était inconnue, comme étudiant astronome : cette constellation brille resplendissante au milieu d'une grande multitude, et au milieu de vastes armées, et je comprends que le souffle qui perméa les restitués et illumina les sceaux qui se trouvaient sur leurs fronts est pour les vastes multitudes et pour les armées, qui de la constellatation céleste descendirent graduellement vers la terre, comme une lumière de fanal.

Alors comme les nerveux restitués de la terre et de la mer reçoivent les forces de ceux qui sont dans l'air supérieur et y répondent, la terre et la mer sont remplies d'une radiance dorée et la voix qui m'avait parlé dans le temple rocheux d'où vinrent la puissance restitutrice, le souffle vivifiant, le souffle de la vie, dit :

« Celui qui descendit dans son aura de saphir et de carmin pâle, celui dont la lumière illumine le rivage est Foé, que les sangs versés de son lis blanc évoquèrent. A présent, il descend dans le degré nerveux pour prendre soin des siens. »

Alors je comprends les paroles de mon esprit guide, au sujet de la puissance du degré d'être nerveux pour la restitution. Un silence profond succède à la voix, un silence comme si l'empire sphérique tout entier écoutait ; il est rompu par la voix de l'Esprit supérieur qui chuchotte :

« Vous voyez la lumière dorée qui repose sur la terre et sur la mer, maintenant que les restitués et la grande multitude et les vastes armées s'éveillent au rapport d'affinité, l'affinité quaternaire qui ne pourra jamais être rompue.

Entre nous, Amen Ben Azerte Ben Ma Ben Ra, ceci est le PÉRIL JAUNE.

***

— « Fils de l'homme, regardez vers le nord. »

Pour la troisième fois la voix me parle et pendant que la lumière dorée qui repose sur le rivage devient de plus en plus radiante, je regarde vers le nord et je vois une cité dans laquelle se trouve une très grande multitude d'ours, d'ourses et même d'oursons. Alors je questionne mon compagnon, l'esprit supérieur, en disant : « Qui sont ceux-ci ? et pourquoi sont-ils assemblés dans la cité ? »

Il répond « Ce sont les ours travailleurs, dont la sueur et le sang est versé jusqu'à la mort, pour que les ours plus puissants et surtout les microbes qui infestent le corps du grand ours puissent fleurir. C'est pourquoi, dans leur agonie, ils se sont assemblés en disant :

— « Nous irons à notre petit père et nous lui dirons : Petit père, vos autres enfants vivent à leur aise, ils ont tout ce qu'il leur faut, et même au delà, et nous autres, les travailleurs, périssons de fatigue et de faim. Cependant, nous aussi sommes vos enfants. »

Comme elle va en avant pour trouver son « petit père », la multitude sans défense, épuisée par le travail, est rencontrée par une compagnie, puis d'autres, d'ours armés d'épées dégaînées et de fusils. Ceux qui sont aux premiers rangs de la multitude tombent à genoux et tendent leurs mains en suppliant, et plaident en disant :

— « Ne nous faites pas de mal, nous sommes vos frères, les ours travailleurs, et nous ne voulons pas du mal, tout ce que nous demandons est de pouvoir faire savoir nos douleurs et nos peines à notre petit père. »

Pour toute réponse, les ours armés, à un commandement, fondent sur leurs semblables sans défense, fatigués, suppliants et des milliers d'ours pères et mères et oursons et même ceux qui tirent encore leur nourriture du sein de leur mère rougissent les neiges de leur sang. Etonnés, terrifiés, remplis d'horreur, les sans défense plaident et essaient de s'enfuir de l'agonie, de la mutilation et de la mort ; mais, à maintes reprises, leurs semblables armés, au commandement, les abattent. Alors leurs yeux sont ouverts et avec la compréhension de l'inutilité absolue de la soumission et de la prière, viennent la force et le courage de résister à l'oppression. Tout d'un coup, comme par le toucher d'une baguette magique, le petit père, jusqu'ici si vénéré, prend la forme d'un assassin ; le chef spirituel, celle de l'immolateur de son peuple ; et pour la première fois se fait entendre, parmi les imprécations, un son tel que le grondement de tonnerre qui précède les ouragans, des gémissements tels que ceux qui, dans les cavernes de l'océan, annoncent la tempête. Prenant forme au milieu du sang et des larmes, apparaît alors celui que je reconnus comme l'Homme des douleurs, que j'avais vu en une précédente vision ; mais au lieu d'être Porteur de Croix, il apparaît, comme le Seigneur de l'Equilibre, tenant dans ses mains la balance. Je vois qu'en le plateau droit de la balance se trouvent deux poids égaux et que sur l'un est gravé : « Charité », sur l'autre « Justice » et que sur le plateau gauche se touvent deux poids égaux, sur l'un desquels est tracé « Egoïsme », et sur l'autre « Politique » ; je vois aussi que le plateau gauche dépasse de beaucoup le plateau droit ; ce que voyant, je comprends pourquoi le visage du porteur de balance est extrêmement attristé. Comme je m'émerveille de l'inégalité des plateaux de la balance, mes yeux sont ouverts et je vis le grand ours, et le lion et le loup et plusieurs autres animaux couronnés avec

leurs maîtres. Conseillers et partisans s'entassent dans le plateau gauche sur lequel l'aigle et l'alouette et plusieurs autres oiseaux se perchent. Quant à la Belle, elle se tenait balancée, un pied dans le plateau gauche et l'autre étendu vers le tableau droit, et voyant qu'elle était mal à l'aise et inquiète je chuchotai : « Pourquoi ne sautez-vous pas dans l'autre plateau ? »

— « Je ne puis pas, réplique-t-elle confidentiellement, j'appartiens à *la Royale Compagnie des grévistes* et on dit que non seulement notre sûreté individuelle, mais l'existence même de notre institution dépend de notre soutien, de nos propres droits et exigences, pour l'annihilation des droits et exigences de tout ceux qui n'y appartiennent pas. Comme individus, et même comme groupements sociaux, nous pouvons grandement préférer la plateau droit, mais comme membres de la société des grévistes royaux, nous ne reconnaissons aucun autre droit que le notre. »

L'esprit supérieur dit gravement.

— « Et au jour où le poids de la justice sera jeté dans votre plateau où serez-vous ? »

Comme la Belle garde le silence, le grand ours grogne. « Taisez-vous donc, Monsieur l'Esprit, quel droit avez-vous d'intervenir dans nos affaires, vous qui n'êtes pas orthodoxe ? » Et puis il marmotte en lui-même : « Nous ne *raisonnons pas*, nous *empoignons*. »

*
* *

Encore une fois je me trouvai dans l'empire du grand ours, et je vis comment il s'efforçait de resserrer les cordes et d'ajouter au poids des chaines, d'aiguiser les épées et de charger les fusils et les mitrailleuses, mais je vis aussi que de la neige tâchée de sang, déjà couverte de neiges nouvellement tombées s'élevait une brume, pour ainsi dire mélangée de sang et de larmes, et qu'elle se mélangeait, le vivifiant, avec le sang vital des ours semi étranglés, comme l'air pur vivifie l'eau. Et je sus que c'était le sang nerveux revivifié par la force vitale du juste Equilibrateur, l'Homme des douleurs qui tenait dans ses mains la balance, et que c'était une revivification que la Politique et tous ses moyens d'action sont aussi impuissants d'empêcher qu'ils le sont à empêcher l'accroissement de l'aube du matin.

Alors le juste Equilibrateur, l'Homme des douleurs, parla à Foë en disant :

— « Le sang des innocents et des justes, versé au nom des Dieux Personnels qui voulurent la domination de l'Homme par l'intermédiaire de leurs représentants incarnés, ce sang qui s'élève de la terre comme un témoin perpétuel, voici le vrai péril :

LE PÉRIL ROUGE.

# UN COIN DU VOILE

L'Intelligence libre. — « *La logique et l'intelligence sont une et indivisibles. Ce qui est illogique n'est pas intellectuel ;* pour cette raison, jusqu'à ce que l'intelligence soit individualisée sur la terre, la logique est aussi rare que le sera la charité, jusqu'à ce que le pathétisme soit ainsi individualisé.

Jacques. — « Dans le monde supérieur, en communication mentale, on m'a témoigné : « Comme l'individualité nerveuse équilibrée est le moule pour l'individualité psychique, de même l'individualité psychique est le moule pour l'individualité de l'intelligence ; de même l'intelligence individualisée est le moule pour l'individualité du pathétisme *par laquelle individualisation quaternaire et intégrale, le Sans Forme sera l'Infini* parce que le Cosmos des formes sera, par la réception et la responsion, un avec le Sans Forme.

Jacques. — « Ceci est non seulement logique mais magnifique en sa sublimité.

Marceline à Jacques. — « Ecoute. Ecoute ! Regarde. Regarde ! »



Marceline. — « Enveloppe-moi bien, mon grand ami, j'ai froid.

Jacques. — « En vérité, ma bien-aimée, tu frissonnes de froid, nous nous hâterons de nous abriter premièrement dans le degré psychique et ensuite dans le degré nerveux des enveloppements de la terre. Ensemble nous centraliserons afin d'exécuter notre mission glorieuse.

Marceline. — « Je veux être seule avec toi, mon grand ami. » (Les Intelligences libres se voilent et se retirent).

Jacques et Marceline centralisent vers la zone où se confondent les régions de l'âme intellectuelle et de l'âme des sens, ils s'y reposent dans le repos de l'assimilation. Pendant leur repos, leur aura d'une blancheur pure s'étend, de sorte qu'elle est comme une oasis, et, un à un, le père de Jacques, la mère de Marceline, le bûcheron et Marcelle entrent dans l'aura et s'y reposent comme des gens qui dorment paisiblement.)

Jacques et Marceline s'éveillent ensemble.

Marceline. — « Ecoute. Ecoute ! Regarde. Regarde ! Enveloppe-moi bien, mon grand ami, car j'ai froid.

Une Intelligence libre. — « Déjà ceux avec qui vous êtes

en la plus grande affinité demeurant dans votre duelle aura comme dans un lieu de repos sûr. »

Jacques. — Mon père ! mon père !

Marceline. — Ma mère ! ô ma mère !

L'Intelligence libre. — « Ne les éveillez pas, ne prononcez pas leur nom, jusqu'à ce que vous arriviez ensemble au degré nerveux qui est votre lieu permanent de repos et d'action jusqu'à la Restitution. »

Jacques à Marceline. — « Nous nous revêtirons de sorte que vous ne sentiez pas le froid, nous descendrons vers la densité nerveuse avec ceux qui sont les nôtres. »

*
* *

Jacques et Marceline reposent dans le degré nerveux, gardés par les intelligences libres dûment vêtues. Comme ils reposent, leur lumière d'aura s'étend de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle soit comme une oasis dans le désert, comme un récif de corail dans l'océan inquiet, et la duelle aura est environnée de la lumière d'arc-en-ciel, dans laquelle ceux qui sont en affinité avec ceux qui se reposent dans l'aura, entrent silencieusement et se reposent en paix.

Jacques (s'éveillant). — « Que c'est merveilleux ! que c'est grand ! même au delà de nos aspirations. En vérité, notre aura est comme un couvert de la tempête, comme l'ombre d'un gros rocher dans un pays desséché par le soleil. »

L'Intelligence libre. — « Ne parlions-nous pas avec vérité, lorsque nous avons décrit la magnificence de notre mission dans la région nerveuse. A présent, vous comprenez par vous-même qu'il est bon d'être ici, vous comprenez en partie la possibilité de réalisations merveilleuses. Ici s'assembleront auprès de vous, en venant de tous côtés, ceux avec qui vous êtes en affinité, pour lesquels vous serez comme un centre. A vous aussi d'intellectualiser les hommes qui sont capables de recevoir votre force intellectuelle et d'y répondre, d'aider à l'Avent du temps où la connaissance couvrira la terre comme les eaux le bassin de l'Océan. »

Jacques. — « Mon intelligence à peine saisit la magnificence de notre œuvre d'intellectualisation.

Marceline. — « Ecoute. Ecoute ! Enveloppe-moi bien, mon grand ami, car j'ai froid. »

Jacques — « Avec quoi envelopperai-je ma bien-aimée, vu que déjà elle est revêtue de l'enveloppement nerveux ? Pourquoi, ma Marceline, répètes-tu l'exclamation : Ecoute. Ecoute ! Regarde. Regarde !

Marceline. — « La première fois, j'entendis le mouvement

des avirons sur les eaux du Tigre, je vis le bateau dans lequel nous nous reposâmes et travaillâmes si souvent ensemble. Et puis un sentiment de froid fit de mon entourage comme des stalactites de glace que le soleil était impuissant à échauffer, bien qu'elles étincelassent dans la claire lumière et je frissonnai. A présent je répète les paroles de ma mère, paroles qu'elle murmure en dormant.

Jacques. — « Je lui parlerai, si par hasard elle peut m'entendre et me répondre... Voulez-vous me dire, vous, qui à cause de votre enfant êtes ma mère, pourquoi vous répétez les mots : Ecoute. Ecoute ! Regarde. Regarde ?

— La première fois, parce que je vis notre home dans la forêt de l'occident lointain, parmi la teinte chaude de l'érable écarlate ; je sentis l'ardeur du feu des bûches sur le large âtre, et le bras fort et tendre de mon père qui m'entourait ; j'entendis sa voix comme il nous parlait de notre mère dont il avait posé la forme terrestre dans une fosse lointaine. La dernière fois je ne fis que répéter les paroles de cette mère tant désirée et aimée, de Marcelle qui en dormant murmure : Ecoute. Ecoute ! Regarde. Regarde !

Jacques. — « Je parlerai à Marcelle aussi, si par hasard elle peut m'entendre et me répondre.

— Dites-moi, Marcelle, pourquoi vous exclamez-vous : Ecoute, Ecoute ! Regarde, Regarde !

Marcelle. — « Parce que je vois les scènes des jours d'antan. L'ancien home dans lequel je veillais et soignais Jean lorsque l'arbre s'abattant l'a presque écrasé ; j'entends sa voix comme il me remercie et me bénit. »



Jacques d'Arfort. — « Mon fils, mon fils.

Jacques. — « Mon père, mon père !

Jacques d'Arfort. — « La mère de celle que vous aimez m'a aidé à racheter le passé, de sorte que moi-même, moi, je puis entrer dans votre aura de repos.

Marceline. — « N'entends-tu pas, mon grand ami, n'entends-tu pas comment un à un nos plus proches et nos plus chers répètent en échos mes paroles en disant : « Enveloppez-moi bien, car j'ai froid. »

Jacques. — « Quel est ton désir, ma bien-aimée ? Ne me cache rien. N'entends-tu pas, ne comprends-tu pas tout ce que les amis de ton enfance, les Intelligences libres, ont dit sur la magnificence de notre œuvre d'intellectualisation. Ne connais-tu pas la splendeur de ces bonds de hauteur en hauteur de la connaissance, la joie de boire coupe sur coupe à la source de la sagesse ?

Marceline. — « J'entendis, je compris, mon grand ami. Pour les Intelligences libres, l'intellectualisation est la plus

sublime des réalisations. Mais l'homme, fait un peu plus bas qu'eux, rien ne saurait le satisfaire, sauf la couronne du pathétisme, le sceptre de l'amour et le vêtement sans couture de l'intégrité de son être.

Jacques. — « Ton désir est donc d'éveiller ta pensée active. Dors, ma bien-aimée, et dévoile-moi ta conception et ton désir passifs. » (Jacques prend les mains de Marceline dans les siennes et elle s'endort) : « Et maintenant. »

Marceline. — « Ecoute. Ecoute ! Regarde. Regarde ! »

Jacques. — « Pourquoi ? »

Marceline. — « J'entends les eaux couler, comme elles passent par les bosquets de palmiers de la cité sacrée, et je vois une grande clarté.

Jacques. — « Quelle clarté ? »

Marceline. — « La clarté de la couleur de l'améthyste orientale, que je connais si bien. C'est l'aura du sage de Bagdad Praapati.

Jacques. — Et ton désir est ?... »

Marceline. — « De ne la perdre plus de vue mais de centraliser vers elle et d'y entrer pour que nous soyons encore une fois revêtus de tous les degrés de notre être ; peut-être pourrons-nous endurer jusqu'à ce que nous soyons revêtus du corps glorieux aussi.

L'Intelligence libre. — Et la splendeur de votre œuvre d'intellectualisation, l'épandage sur la terre des gouttes de la rosée radiante de lumière saphirine ? »

Jacques. — « Qui sait, sauf l'homme, les pouvoirs et les capacités de l'homme ? C'est vous qui intellectualisiez et guidiez celle qui est la mienne ; ne suivrai-je pas comme toujours son intuition ? »

L'Intelligence libre. — « Vous êtes à jamais libres, libres avec la liberté glorieuse de ceux qui vêtent et manifestent la Divinité Holocaustale, mais nous aurions bien voulu vous sauver désormais de toute souffrance. Et maintenant à Dieu votre Habitant Divin, jusqu'à votre retour vers nous, ici.

Jacques. — « Ou jusqu'à ce que vous veniez à nous, car peut-être comme vous sentienterez la solennité, la grandeur de la lutte, les joies et douleurs, les espérances et aspirations et les capacités merveilleuses de l'homme, vous aussi pourrez de votre propre volonté, de votre propre désir prendre sa forme et nature.

∴

L'Indien et le sage de Bagdad sont assis ensemble sur le plancher de la chambre dans laquelle Marceline, l'enfant du bûcheron, reposa et entra en rapport avec Marcelle sa mère.

L'Indien. — « Nous sommes les seuls hommes actuellement sur la terre, autant que nous le sachions, qui ont mangé et digéré assez de fruits de l'arbre de la connaissance

pour défier le temps et au moins différer la mortalité. C'est notre coutume, tous les cent ans, de célébrer l'anniversaire de notre victoire; aussi sommes-nous réunis. Dites-moi, franchement, pensez-vous que vous avez fait bien et sagement en revêtant les deux qui viennent de quitter notre habitation dans leur degré d'être nervo-physique, les assujetissant ainsi encore une fois peut-être à la peine, à la douleur, à la persécution, à la maladie et à la mortalité ? »

Praapati. — « C'est ce que je me suis demandé et ce ne fut que lorsque, par l'intermédiaire de Bashiruth, qui, en sommeil de trance, communiqua avec Jacques, j'ai appris qu'à quelque endroit qu'ils se trouvâssent leur ardent désir serait de retourner incarnés à la terre, que je les ai ainsi revêtus. »

L'Indien. — « S'il fallait une confirmation de la tradition que le Formateur de l'homme le forma pour l'état physique et lui en donna la domination, le désir de toutes les formations Azertes de saine mentalité pour la prolongation de la vie, et l'empressement avec lequel ceux qui ont retenu leur individualité plus raréfiée en pleine conscience essaient de se mettre en rapport avec la terre et l'homme, confirmeraient sa véracité. Ces deux que vous avez revêtus ayant profité suffisamment de l'arbre de la connaissance pour goûter son amertume et pas suffisamment pour s'ouvrir le chemin de cet équilibre qui mène à l'immortalité intégrale, ont souffert comme seuls peuvent souffrir ceux qui sont arrivés à leur état d'évolution; à travers ce chemin nous-mêmes avons passé triomphalement, tandis que tant de personnes y sont assujeties à la *perte d'un degré d'être*, bien qu'elles ne soient pas séparées de *l'état physique*. Cependant, au lieu de rester dans le degré psychique et de s'y reposer en sommeil, ou en espoir et en attente conscients, au lieu de diriger et d'influencer l'homme de la région mentale, le désir et la volonté de Jacques et de Marceline furent de retourner à l'endroit où ils endurèrent et souffrirent pendant toute leur vie, qui s'est terminée par la subite transition opérée par violence. »

— « Dans la vie passée, ils apparurent comme restituteurs de la philosophie, comme chefs de la pensée et leur sagesse, leur connaissance, leur immuable beauté, leur richesse, leur puissance leur attirèrent un petit nombre de chercheurs et beaucoup d'envieux et de curieux. Cette fois, par mon conseil, ils sont parmi nous pauvres et inconnus pour travailler par l'infusion de forces et par la puissance formatrice seulement. Peut-être pourront-ils ainsi, avec notre aide, retenir leur vie intégrale jusqu'à ce qu'eux aussi aient le pouvoir, par la connaissance, de retenir leur place sur la terre comme homme.

L'Indien. — « Qui sait? Tout ce que nous pouvons faire pour les aider, nous le ferons; mais la dépendance de soi-même, l'évolution de soi-même, la protection de soi-même sont seules suffisantes pour la sûreté individuelle, et le conseil de l'ancien temps : « Ne mettez pas votre confiance en aucun enfant de l'homme » est justifié en tous temps.

∴

Un mois après.

Jacques et Marceline se promènent dans les ailes de la forêt près de la demeure de l'Indien.

Marceline. — « Comme il est joyeux d'être sur la terre encore une fois. Comme je suis heureuse de trouver même les ruines du vieux home, dans la grande forêt occidentale dont ma mère m'a si souvent parlé. Elle et ceux qui lui sont les plus proches et les plus chers ont passé vers des régions plus raréfiées, mais l'érable cramoisi à la porte du vieux home est demeuré. »

Jacques. — « Que cela est étrangement triste! Tandis que beaucoup des formations moins évoluées florissent d'âge à âge, tandis que quelques-uns des poissons et même des mammifères jouissent d'une longue vie, l'homme formé pour être le suprême évoluateur des formations terrestres, l'homme, le sanctuaire de la Divinité, ne jouit que d'un temps bref et au mieux, même, s'il retourne à la terre, recommence sa vie comme un enfant dont les organes des sens ne sont pas évolués, et souvent dans un entourage qui rend impossible la réalisation de l'œuvre qu'il lui tarde d'accomplir.

Marceline. — « Et sans mémoire du passé, de sorte que tous les fruits de l'expérience sont perdus pour lui. Mais nous retournons en pleine conscience dans la plénitude de la vie et de l'intelligence, et notre espoir est de fonder pour ceux qui nous sont les plus proches et les plus chers, dans les raréfactions, un home aurique dans lequel ils peuvent non seulement être soutenus et protégés, mais évolués, et non seulement attendre mais hâter l'Avent de la Restitution. Entre tous les espoirs raisonnables, entre toutes les réalisations de possibilités, il n'y en a peut-être aucun si plein de satisfaction que la réacquisition du pouvoir de protéger les bien-aimés dans notre propre Aura, et de savoir que ce grand bien, ce bonheur profond est l'effet de l'évolution du soi.

Jacques. — « C'est vrai. La religion assigne à l'homme le rôle d'un criminel, d'un esclave qui n'a pas même le droit de la libre pensée. La Philosophie lui assigne le rôle de manifester et de vêtir la Divinité et d'être le sauveur, non seulement du corps nervo-physique, mais des degrés nerveux, psychique et mental de l'état physique.

Marceline. — « Peu de personnes arrivent à la connaissance occulte de notre restituteur et de notre hôte, *mais beaucoup, beaucoup des enfants attristés de la terre pourraient, s'ils étaient instruits et évolués, offrir à ceux pour qui ils se lamentent comme étant perdus pour eux, un home aurique plein de repos et de sûreté.* La seule pensée du bonheur que cette vérité répandra sur les cœurs des affligés, remplit tout mon être de joie.

Jacques. — « Non seulement les personnes, mais les endroits sont aurisés, et peut-être comme nous nous attardons ici, ma bien-aimée verra ceux à qui ce lien est familier, entrer dans mon aura, et lorsqu'ils seront rassemblés en sûreté, comme par un bon berger sont rassemblés les agneaux dans la bergerie, à cause de la peur de la nuit, nous irons à l'autre home, au lieu de naissance de votre mère, nous nous tiendrons debout ensemble, la main dans la main, auprès du lieu de repos terrestre de Marcelle, nous verrons si les violettes et les rosiers sauvages y fleurissent encore. »

Marceline. — « Sera-t-il oublié celui qui donna à mon grand ami l'être et qui est le sauveur de ma mère ? »

Jacques. — « Toujours mes pensées et mes désirs sont vers mon père, et peut-être même sur la terre, où sa vie était errante et où il est probable que sa présence n'a favorisé aucune localité spéciale, mon affection pourra me l'attirer. Ainsi serait réalisée cette parole : « Le Pathétisme perfectionné bannit la peur qui est tourment. »

Marceline (d'un air pensif). — « Et notre unique enfant qui n'a fait qu'ouvrir ses yeux à la lumière terrestre et qui est trépassé ? Dites-moi, pensez-vous qu'il soit vrai que les nouveau-nés qui trépassent ainsi ne soient plus ? »

Jacques. — « Il est reçu qu'il y a deux espèces de conception et de naissance, l'une spirituelle, l'autre animale; pour ceux qui sont spirituellement conçus, il n'y a pas perte de l'être, à tout jamais. »

Marceline (avec tendresse). — « Donc sûrement notre enfant sera recueilli dans notre home aurique. Détournons-nous et descendons dans l'étroit sentier du bois qui n'est pas fréquenté, car j'ai quelque chose à vous dire, qu'aucune autre oreille ne doit entendre. »

Jacques. — « Nous sommes en dehors du chemin battu, aucun être humain n'est près de nous, et bien que je ne sois pas assuré à l'égard de la connaissance qu'ont les habitants visibles de la forêt de notre parole et de notre langage, une chose paraît vraisemblablement sûre, c'est que s'ils entendent votre secret et essaient de le révéler, nul homme ne comprendra leur parole ou leur langage. »

Marceline. — « Ce que je veux vous dire est très grave.

La nuit dernière, dans le sommeil, je me suis trouvée dans ce qui paraissait être un ancien temple souterrain, pas dans cette forêt mais dans une forêt qui s'étendait d'une mer à une autre mer et que, par sa situation, je devinai être au Mexique. »

Jacques. — « Mais actuellement aucune forêt de Mexique ne s'étend d'une mer à l'autre. »

Marceline. — « C'est vrai, mais je dois avoir vu ce qui a été. »

Jacques. — « S'il en est ainsi, peut-être l'ancien temple souterrain n'existe plus. »

Marceline. — « Je ne puis pas le prouver, mais je sentiente qu'il existe encore. En outre, il n'y a aucun doute sur l'existence terrestre de Praapati et de l'Indien, et ils conversaient ensemble dans la plus basse partie du vaste temple — caverne qui s'étendait en pente et vers l'est. L'entrée, qui était couverte de lierre, avait été bloquée par des rochers en apparence accidentellement tombés du rebord rocheux qui s'élevait au-dessus d'elle. »

Jacques. — « Et puis ? »

Marceline. — « Alors je ressentis un désir intense de savoir de quoi ils parlaient ensemble si sérieusement, mais leur langue ne m'était pas familière. Tout d'un coup, l'idée m'est venue de lire le langage de leur pensée qui n'a pas de son, et dans mon sommeil je vous appelai pour que vous me conduisiez au degré de mentalité, afin que je pusse comprendre et je compris. »

Jacques. — « Vous êtes pâle, ma bien-aimée, et votre main qui est serrée dans la mienne tremble. Pourquoi ? »

Marceline. — « Ecoutez et vous comprendrez que ce n'est pas sans cause que je suis émue. Comme je reposais, un bruit tel que la tombée de feuilles sèches, accompagné d'un bas soupir, se fit entendre. Les hommes regardèrent tous deux dans la direction du bruit, mais ne dirent rien ; je vis qu'une des Draada qui cherchait la protection d'une Aura humaine, parce que son home forestier avait été récemment abattu, était près de Praapati qui dit à l'Indien :

« Reposons-nous ensemble pour que nous puissions communiquer l'un avec l'autre sans bruit de paroles, car je ne sais d'où viennent ces sons. »

Alors ils se couchèrent à terre et se reposèrent jusqu'à ce qu'ils purent communiquer l'un avec l'autre en mentalité.

Jacques. — « Et vous entendiez et compreniez ? »

Marceline. — « Ainsi qu'il suit :

L'Indien. — « Un mur seulement dans le temple rocheux, qui est pourvu d'une entrée dont je connais le secret, nous divise de la *caverne du repos* dont je vous ai parlé en mentalité, avant que nous nous soyons rencontrés face à face.

Praapati. — « Cela est bien, puisque vous vous êtes décidé à l'égard de l'action qui est la plus efficace à notre portée, pour la sûreté des deux êtres de qui nous sommes responsables. »

L'Indien. — « Par leur propre désir et volonté, ils sont retournés à la terre, en l'intégrité de l'être, afin de pouvoir aider à l'Avent de la Restitution. Le souvenir de tout ce qu'ils ont enduré pour ce but pendant l'existence précédente, et même du sceau qui fut mis sur leur œuvre par leur sang, ne change pas leur dessein, et nous devinons également qu'ils travailleront et endureront et, de nouveau, perdront l'intégrité de leur être, qui est d'une valeur incalculable. S'ils sentientaient comme nous, ils ne se seraient pas déterminés à essayer de remplir leur mission élevée parmi les hommes et en pleine activité. S'ils voyaient les choses telles qu'elles sont, ils permettraient de bon cœur et volontiers qu'on les berçât en repos et qu'on les gardât en sûreté ; là où rien de ce qui peut les déranger ou les molester ne peut entrer ; mais la jeunesse et l'âge mûr ne regardent pas à travers les mêmes verres, et ce qui nous paraît comme un ciel sombre est pour eux irradiant avec des couleurs d'arc-en-ciel.

Praapati. — « Vous parlez des vies de ces deux êtres comme étant d'incalculable valeur, bien que reposant dans la Caverne du repos. Eclaircissez votre pensée pour qu'elle me soit clairement visible. »

L'Indien. — « Il y a aucun doute que l'extériorisation temporaire du degré nervo-physique et l'extériorisation finale, même de ceux dont les degrés d'être plus raréfiés sont individualisés, diffèrent essentiellement. La première extériorisation serait beaucoup plus efficace que la dernière et d'une valeur incalculable si l'enveloppement extérieur était gardé et soutenu pendant une période prolongée, sans épuisement ou souffrance. Ceux qui reposent dans la Caverne de Repos ont été jusqu'ici préservés ainsi dans l'intégrité de leur être, jusqu'à ce qu'en leurs rôles variés ils puissent prendre leurs places dans des conditions convenables pour la réalisation de leurs missions sacrées. A l'égard de ces deux êtres, ma pensée est qu'ils s'extériorisent et que, tandis qu'ils sont véritablement et de fait homme sur la terre, ils travaillent pour la Restitution dans le champ actuel de bataille, savoir, le degré nerveux, et, s'il est désirable, entrent dans le degré nerveux des états plus raréfiés.

Praapati. — « Est-il légitime de disposer ainsi des vies de nos semblables ? »

(*A Suivre*).

# BIBLIOGRAPHIE

## LE GUI ET SA PHILOSOPHIE

Peter Davidson, Loudsville White
Co. Ga. U. S. A.

Cet ouvrage écrit en anglais mérite bien l'étude soigneuse de ceux qui désireront profiter de l'érudition concentrée dans les 84 pages de cet ouvrage ; l'expression y est si claire que ce livre est compréhensible pour tous les étudiants intelligents : à la fois réel et idéal, il possède un charme spécial et égal pour le philosophe et le poète. Ce n'est ni le temps ni le lieu d'entamer le sujet intéressant et si fréquemment discuté de l'origine des Druides, des pratiques matérielles et des enseignements symboliques de leur culte ; nous nous bornerons à une série d'extraits du « Guì et sa Philosophie » par lesquels nos lecteurs pourront juger par eux-mêmes combien d'érudition et d'intérêt contient cet ouvrage de quatre chapitres.

### CHAPITRE PREMIER

#### HISTOIRE DU GUI

Parlant de l'origine des Mythes oraux, des vérités allégoriques et des symboles, l'auteur écrit :

« Afin de faire comprendre aux peuples que la vie est continuée même après qu'est détruite la manifestation de l'être, que l'existence actuelle n'est qu'une préparation pour la vie future, et que le bonheur ou le malheur de cette vie future dépend du bien ou du mal fait pendant notre vie antérieure, il était nécessaire de leur indiquer tels dogmes spirituels ou moraux qui pourraient les rappeler à leurs devoirs et à leur future destinée, par l'invention de Mythes oraux et de vérités allégoriques.

Des simples paroles n'étaient pas toujours assez puissantes, d'où il devint nécessaire qu'un symbole fut employé pour frapper leur sens en même temps, ainsi les mythes bientôt devinrent figuratifs.

Entre toutes les légendes orales et figuratives, dont l'histoire fait mention, il n'y en a qu'une qui nous semble résumer d'une manière admirable l'expression la plus élevée et la plus sublime d'une doctrine, d'une foi religieuse et

philosophique autour de laquelle toutes les religions antiques semblent converger. Nous voulons parler de la légende orale des Sages de l'ancienne Gaule, désignée par le nom de Guy le Mistletœ figurée par une plante qui, encore aujourd'hui porte le même nom en France, etc., le Gui ou Mistletœ. Aucun arbrisseau existant n'a éveillé un tel intérêt que cette plante bizarre. »

Le « Sommeil sacré » de l'Initié révèle beaucoup, beaucoup de vérités et les oracles furent pratiqués dans la plus haute antiquité. Dans les pays orientaux, cette sublime stupeur est appelée « le sommeil sacré de Sialam ». C'est une espèce d'oubli dans lequel le sujet est jeté par certaines opérations magiques, que complètent l'absorption Soma. Le corps demeure en un état de trance, de mort, et étant temporairement purifié de sa terrestréité devient pour un temps le receptacle de l'éclat du Dieu Immortel de l'Homme, le Moi supérieur ou Esprit Divin de celui-ci. » Ce passage est en accord avec la Philosophie Cosmique qui soutient que le moi supérieur vit et manifeste le Divin Habitant. L'auteur en traitant de ce qu'il appelle le « beuvrage mystique » dit :

« Les orientaux ont remplacé la potion faite du Gui par le jus exprimé du Barsom qu'ils appellent encore *Guytama*, et qui a la même signification religieuse. Les Prêtres saliques, eux-mêmes, préfèrent se servir, pour le même objet, de la nourriture ordinaire qui sert généralement pour la nourriture de l'Humanité. Le pain et le vin furent les éléments liturgiques *par excellence*; une fois que le pain et le vin avaient été consacrés, ils étaient estimés cacher dans leur propre substance, le corps et le sang du Dieu Janus comme l'appela le Rituel des Saliens. Nous avons déjà vu qui était ce Dieu. »

Selon l'ancienne Tradition, de telles positions furent employées seulement pour aider ceux qui étaient *partiellement évolués* à trouver le repos, et souvent aussi pour les néophytes de la sixième année qui se préparaient à l'Initiation.

Astarath du pays de Brahma, qui avait l'office de prendre charge des Néophytes de la sixième année, en parlant du sommeil Initiatique dit : « J'ai préparé l'élixir du repos pour qu'il soit le portail extérieur et visible pour ceux qui sont jusqu'ici incapables d'entrer dans le sommeil Initiatique sans aide. »

En parlant de la dualité d'être, ou de la vraie union de l'actif et de la passive, l'auteur commente aussi une telle union parmi les Gaulois et demande : « Pouvez-vous trouver, parmi aucun des anciens peuples, la femme plus libre ou plus profondément attachée aux devoirs du mari, et ce mari aussi fidèle et aussi dévoué à sa femme? C'était ainsi,

dans cet *heureux pays* (1) : la femme n'était pas comme en presque tous les autres pays, l'esclave, mais la compagne et toujours l'héroïque compagne de l'homme.

Le nom de l'Homme ne peut être donné qu'à un Homme et à une Femme unis comme un seul être. »

Après avoir expliqué l'origine et la signification du mot *Guy* il écrit : « Il n'est pas étonnant pour plus d'une raison comme nous allons voir, qu'en ce temps-là, cette plante fut considérée comme donnant la fécondité et comme un souverain remède général. Le Guy était réellement le tout-guérissant (omnia sanans), l'Eau des Carmélites. Par sa vertu mystique, il doit guérir (et guérissait) le plus grand des maux, ou au moins ce que la foi, ou plutôt l'ignorance commune considéra comme le plus grand des maux, la Mort. La vie est éternelle, la mort n'existe pas, car la mort n'est qu'une nouvelle naissance. L'être ne fait que passer alternativement de l'état latent à l'état manifesté, et réciproquement, chacun selon son espèce, sans dévier de son espèce selon l'esprit de la Genèse. C'est l'état latent, qu'en langage ordinaire nous appelons la mort, et c'est l'état de manifestation que nous appelons la vie ou l'existence. Ceci fut la base de la doctrine druidique. »

*L'assertion que la mort n'existe pas* est entièrement en accord avec la Philosophie Cosmique, qui constate : *Partout où il y a forme, il y a vie. Tout ce qui est, vit.* Les Druides furent une branche de l'unique Hiérarchie dont l'office spécial a été déjà expliqué dans notre Revue et la base de leur philosophie fut le droit de l'homme à l'immortalité intégrale. » Leur enseignement à l'égard de cette matière importante, de même que celui de Saül de Tarse et d'autres plus ou moins pleinement Initiés a été déformé par la politique, qui, depuis le temps de Constantin, *s'est voilée sous le masque de la religion.* L'illustration favorite de cette doctrine relativement moderne de la graine *qui n'est pas vivifiée sans qu'elle meure*, est comme la doctrine elle-même, erronée. Si la graine végétale ou animale est assujetie, par une cause quelconque, à une transformation anormale ou à la dissolution, elle est incapable de produire son espèce, *et son pouvoir de production ne prouve pas sa transformation anormale ou sa dissolution, mais la force vitale du germe.*

Nous ne savons pas si les Druides préparèrent un breuvage léthargique du Gui, qui symboliquement possédait la propriété de conférer l'immortalité, mais qu'ils possédèrent un liquide qui contribuât réellement et effectivement à la longévité, est vrai.

(1) Gallia était appelée par les habitants *Walland*, *wal* heureux, et *land*, pays.

Nous avons lu le paragraphe concluant du 1er chapitre au sujet des germes des âmes mais nous le comprenons pas, ni psychologiquement, ni astronomiquement.

## CHAPITRE II

—

### LES PLANTES DU GUI ET LEURS PROPRIÉTÉS

Ce traité pratique et très habile sur la nature et les vertus de certaines plantes est plein d'intéressantes informations. De ce chapitre nous donnons une citation qui rend évidente à la fois la profonde pensée et l'éloquence de l'auteur. Nous recommandons le reste à l'étude de nos lecteurs Psycho-Intellectuels qui trouveront non seulement des informations sur les vertus des plantes qu'ils peuvent vérifier par eux-mêmes, mais beaucoup de matières intéressantes sur l'*astrologie* et à l'égard de la *science des nombres* et des *arts magiques*.

## CHAPITRE III

—

### POURQUOI LE GUI FUT CHOISI

Après une citation de Virgile sur le « rameau d'or », l'auteur continue.

« Dans la profondeur de ces anciennes et sombres forêts, les Druides avaient leurs retraites et leurs principaux sanctuaires. Il les consacraient au Suprême, et donnaient le nom de Dieu à ce moi interne dont ils avaient naturellement connaissance. Ils n'avaient qu'à se retirer en soi pour être conscients de Dieu ou si leurs âmes se mélangeaient avec l'Anima Mundi ou l'âme du monde, c'était pour être parfaitement conscients de la Divinité. Ces bois sacrés étaient appelés Forêts Vierges, et les peuples reçurent la défense de les couper ou de les tailler. Le chêne fut un symbole de Taronowy le Dieu du tonnerre (Jupiter), et le Guy *Pren Pur Aur*, l'arbre de l'or pur *Pren Awr* l'arbre éthéré ; *Pren Uchelvar*, l'arbre du sommet élevé, car les noms du Gui, dans la langue Galloise, conservent le mémorial de sa haute antiquité. Cet arbre d'or pur « l'*Aurum frondeus* et *Ramus Aureus* de Virgile ne pouvait pas fixer ses racines sur la terre, il devait être tout à fait d'origine céleste, et ainsi, pour trouver un home agréable sur terre il s'enracinait sur ce qui était déjà de nature agréable, le redoutable

Taronowy, le chêne mystique ; c'est pourquoi c'était seulement le Gui du chêne qui pouvait servir à cet objet. »

Plus grand hommage ne saurait être rendu aux Druides que celui-ci. « Ils donnèrent le nom de Dieu à ce moi interne dont ils avaient naturellement connaissance », prouvant ainsi qu'ils furent de la Hiérarchie fondée sur la vérité ancienne et éternelle. « *Le moi est votre Dieu* ». Le fait que le Gui ne peut pas fixer ses racines sur la terre ou y trouver une home agréable, sauf en s'enracinant sur ce qui est déjà de nature agréable et qu'il préfère pour cet objet le seigneur de la forêt et le plus beau et le plus riche en vertus du verger (le chêne et le pommier) est vraiment symbolique des *divinités personnelles dominatrices* de tous les peuples, de toutes les nations et de tous les siècles, qui *ne peuvent trouver un home agréable sur terre qu'en s'enracinant sur des sensitifs humains*, et qui vivent des forces vitales comme les parasites sur les arbres.

« Le Gui est une plante parasite, qui s'attachant, comme un polype végétal aux branches de certains arbres, et particulièrement au chêne, *en suce la vitalité, la surabondance de vie dans la sève.*

— Malheureusement les gardiens des sensitifs comme des forêts et vergers ne savent que trop bien que les Dieux et plantes parasites ne se contentent pas de sucer la vitalité de la *surabondance* de la sève ou du sang, mais qu'ils affaiblissent et souvent privent de vie ceux à qui s'attachent. Très sagace et plein de signification est le nom donné par l'auteur à ce symbole d'origine céleste : *Vampire végétal* (page 23, ligne 16). Un monde d'information est contenu dans l'assertion que c'était seulement le Gui du chêne qui convenait à certains usages occultes ; de même manière c'est au moyen de nos plus rares et plus évolués sensitifs que les divinités parasitaires cherchent à se mettre en rapport avec la terre, et béni, mille fois béni, soit le Druide qui, au commencement de ce solstice de l'ère intellectuelle, qui, couronné et chaussé de l'alon, délivre le sensitif du rapport avec toutes les divinités sauf Aloh, car seulement ainsi on peut proclamer : « La nuit d'Alol est passée et voici que la lumière de S. V. Y. point à l'horizon oriental.

La totalité de ce chapitre est pleine de références historiques relatives aux Druides qui offrent à l'étudiant des informations qui lui demanderaient beaucoup de peines s'il les recueillait lui-même, et qui sont une faveur immense pour les nombreuses personnes qui ardemment, désirent la connaissance et à qui les occupations quotidiennes ne laissent pas le temps nécessaire pour l'acquérir.

## CHAPITRE IV

—

### LÉGENDE DU GUI

Le quatrième et dernier chapitre de cet ouvrage charmant raconte l'histoire de la vie de Ram et comment il arrêta la peste au moyen du Gui. Nous ne pouvons mieux faire que de donner les citations suivantes :

« En ces temps reculés, des femmes visionnaires prophétisèrent sous des arbres. Chaque tribu avait sa grande Prophétesse, telle que la Voluspa des Scandinaves, avec son Collège de Druidesses. Mais ces femmes, au commencement noblement inspirées, devinrent ambitieuses et cruelles (1). Les bonnes Prophétesses se changèrent en méchantes sorcières ou magiciennes ; elles instituèrent des sacrifices humains et le sang d'Herolls coula sans cesse sur les Dolmens, accompagné des chants sinistres des Prêtres et des acclamations des Scythes féroces. Parmi ces Prêtres se trouvait un jeune homme à la fleur de son âge, nommé Ram, qui fut naturellement destiné à la Prêtrise, mais dont l'âme se reculait en soi, dont l'esprit se révoltait contre ce culte sanguinaire. Ce jeune Druide était un homme savant et vertueux, doux et grave, il se lamentait en secret des erreurs de ses compatriotes et jugeait avec bonne raison que leur Culte, au lieu d'honorer la Divinité, ne faisait que l'offenser. Il savait les traditions de son pays et avait bien étudié la Nature. Il avait démontré heureusement une singulière aptitude dans la connaissance des plantes, de leurs vertus merveilleuses, de leurs jus et sucs préparés et distillés, non moins qu'en l'étude des Etoiles et de leurs influences. Il semblait prédire beaucoup de choses et voir des événements éloignés. De là naquit son autorité précoce sur les plus âgés des Druides. Une grandeur et une puissance magnétiques naissaient de ses paroles, de sa présence même. Sa sagesse contrastait avec la folie des Druidesses, avec les clameurs et malédictions, qui profanaient leurs oracles de mauvais auspice, dans les convulsions du délire. Les Druides

(1) Nous soutenons que les sensitifs ne sont responsables de rien sinon de leur sincérité. La Tradition, l'Histoire et l'expérience prouvent également que les fautes qui leur sont attribuées sont celles de ceux qui, nominalement, les gardaient et évoluaient, mais, pratiquement, étaient leurs ennemis volontaires ou involontaires, soit pour le succès d'une certaine politique, soit par manque de connaissance ou de puissance nécessaire pour les protéger.

Aia Aziz.

l'avaient appelé « Celui qui sait »; le peuple l'avait nommé « L'inspirateur de la Paix ».

Après, une description de la manière dont éclata la peste noire et de la cause de ce terrible fléau, suit un récit nous montrant comment Ram erra une soirée dans la forêt sacrée et s'inclinant au pied de son chêne favori, méditant sur les malheurs de sa race, il s'endormit profondément au pied de l'arbre. Là, selon la formule ordinaire, il entendit une voix l'appeler par son nom, et vit devant lui (1) un homme habillé en Druide qui portait dans sa main une baguette autour de laquelle était enroulé un serpent; cet homme lui montra le gui qui poussait sur le chêne et lui dit que c'était le remède qu'il cherchait pour la guérison de la peste : ce remède fut trouvé efficace.

Il est intéressant d'observer *que Ram est censé avoir guéri une autre épidémie avec l'essence préparée d'une plante appelée Hom* (om est, comme l'explique l'auteur, le mot Celtique signifiant chêne). Or, puisque le Gui qui poussait sur le chêne seulement fut un remède efficace, la question est de savoir *si la vertu de cette plante parasitaire n'était pas due à son pouvoir d'extraire cette essence du chêne que Ram put ensuite extraire lui-même?*

Une légende Chaldéenne très ancienne suggère que le mot alon, dans la transcription de la tradition reçue oralement, fut substitué à Aloh, et que les sensitifs humains sont affirmés avoir dormi, aspiré, exécuté d'apparents miracles et administré la justice, etc., non pas sous l'ombre d'un chêne, mais sous le surombrement du vrai Dieu. Béni, mille fois béni, est l'Archi-Druide qui séparera de ce chêne tout ce qui est parasite; car ainsi seulement nos sensitifs peuvent se reposer sous son ombre en sûreté; seulement en ce temps-là on pourra proclamer : La nuit d'alol est passée et voici que la lumière de SVY point à l'horizon de l'est.

Tout ce chapitre est plein des intéressantes histoires relatives aux Druides, et offre à l'étudiant une série de faits et de contes, qu'il lui faudrait de longues années pour recueillir lui-même, même s'il avait l'accès des ouvrages utilisés par l'auteur et sa connaissance des langues en lesquelles ils sont écrits.

(1) Il était généralement considéré que des êtres de bonne volonté qui apparaissent à l'homme viennent devant lui, face à face, et que ceux de mauvaise volonté viennent derrière lui. Ainsi le Keves de l'occident lointain, lorsqu'un très puissant adversaire le confronta, lui ordonna de prendre place derrière lui, en disant : « Mettez-vous derrière moi, car bien que vous soyez voilé d'ombre, je sentiente que vous êtes hostile envers le Dieu Holocaustal et envers l'homme. »

Aia Aziz.

Ceci, répétons-le, n'est pas un avantage à dédaigner : combien d'étudiants sincères ou tout au moins chercheurs, à cause de leurs occupations quotidiennes, manquent du temps nécessaire pour la recherche personnelle.

Pour conclure, la remarque du commencement du dernier paragraphe : « Les âmes se font connaître seulement ici-bas, c'est en haut que leur union est consommée », n'entre pas dans notre mentalité. Le reste du paragraphe où l'auteur dit : « Mon intention est droite », et recommande : « Cette philosophie qui enseigne à ne jamais employer l'imagination que comme serviteur de la raison », porte témoignage, comme d'ailleurs le fait la totalité de cet ouvrage, du bon sens de l'auteur, de la liberté de sa pensée, de sa sincérité et de son humilité.

# AVIS

Quelques étudiants de la Philosophie Cosmique informés qu'un troisième volume (LES CHRONIQUES DE CHI), faisant suite à la *Tradition*, sera bientôt prêt pour être édité, et désireux d'en faciliter la publication, ont offert spontanément de participer aux frais qu'elle nécessite.

Nous avons reçu ainsi les souscriptions suivantes :

| | |
|---|---|
| L. L. | 500 francs |
| Rphai | 150 » |
| C. B. | 20 » |
| Un Poète | 50 » |
| Vastava | 50 » |
| Un Jeune Précepteur | 50 » |
| Total | 820 francs |

Nous sommes très heureux de faire part de cette généreuse initiative à nos abonnés. Ceux d'entre eux qui voudraient se joindre à ces témoignages de dévouement pour la cause que nous servons sont priés d'envoyer leurs offres de souscription à AIA AZIZ, directeur de la *Revue Cosmique*, Tlemcen (Algérie).

L'argent doit être envoyé à M. LEMERLE, trésorier, 32, rue Eugène Flachat. Paris.

Nous offrons aux généreux souscripteurs ci-dessus notre chaleureuse appréciation de leur responsion.

# QUESTIONS

Nous regrettons que le manque d'espace nous oblige à différer les réponses aux questions suivantes jusqu'à notre prochain numéro. Il y sera répondu selon leur ordre.

I

Je vous demande maintenant la permission de revenir sur l'article « questions » du numéro de décembre 1904 (page 762) où il est parlé des trois mondes pour ceux qui ont subi la transition. Il me semble que cette vue nouvelle de la question ne s'accorde pas bien avec les enseignements antérieurs de la Revue sur la formation de l'âme individuelle qui est seule capable d'immortalité, et notamment avec ce qui est dit à ce sujet dans les mémoires d'Attanée Oannès et encore dans l'article sur la Réincarnation du n° 5, page 178. Sans aller jusqu'à dire que l'universelle dissolution de l'humanité était la règle générale, j'avais gardé de mes lectures cette conclusion que seules les âmes ayant atteint l'individualité étant capables de survie, le nombre devait en effet en être relativement peu considérable. Je ne suis peut-être pas le seul à avoir eu cette impression, et il y aurait peut-être quelque chose à préciser sur ce point si important, de façon à supprimer toute incertitude.

II

Dans les conseils si précieux que nous apporte le dernier numéro de février sur l'alimentation (page 124). que faut-il entendre par « l'effet de la germination primaire animale ou végétale » et à quels genres d'aliments cela correspond-il ?

III

Est-il prématuré de vous demander si le Christ est l'un des Keves dont parle la tradition, ou bien si sa personnalité serait autre. Quant à moi je serais curieux de savoir à quoi m'en tenir sur cette question. Si pourtant vous voyez quelque inconvénient à traiter ce sujet en public, vous n'y répondrez pas.

IV.

Est-il permis d'espérer acquérir la science ou le moyen de soulager des malades pour lesquels la médecine est impuissante et qui souffrent sans espoir ?

V

Il est dit dans le n° 1 (1905) de la *Revue Cosmique* :

« Pleines de beauté, de magnificence et de sagesse sont les Expirations Pathétiques ».

Qu'entend-on par Expirations pathétiques ? A quel degré d'évolution leur pratique est-elle légitime ?

VI

Comment dois-je développer mon aura et comment puis-je vérifier sa nature précise ? si elle est sustentatrice ou protectrice, etc. ?

VII

J'aimerais avoir votre opinion à l'égard du status de Jésus de Nazareth ; s'il est le même qu'IE ou que le Divin Holocauste, ou si IE vivait en Jésus pendant les trois ans de son ministère.

VIII

Voulez-vous et pouvez-vous me fournir quelque information sur Malek Zadek et ces autres êtres mystiques, l'Ermite de la Caverne, la Reine Sheba (même nom que celle mentionnée comme ayant visité le Roi Salomon ?) Toute information serait appréciée humblement mais avec gratitude et sincèrement.



Nous avons choisi les questions ci-dessus entre le grand nombre que nous avons reçu, comme étant du plus grand intérêt et utilité pour nos lecteurs. Les réponses à d'autres questions d'intérêt général viendront ensuite.

Le Gérant : H. CHACORNAC.

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.